

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 9.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 2 MARS 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne.—Grand bal costumé.—Déménagés.—Concert Couture.—Nos Gravures : Le pont Royal-Albert : Vingt mille lieues sous les mers; Philadelphie.—Le crépuscule.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres (suite).—Mort du major Voyer.—Faits divers.—Étude historique : Bigot et sa cour (suite).—Le Parlement Fédéral.—Pèlerinage du Mans à N.-D. de Lourdes.—Nécrologie : Fen Félix-Jacques Sincennes, écrivain.—Notre table.—Nouvelles générales.—Variétés : Louise Lateau : Les attrait de la Présidence; Le bauf monumental; Les mines d'or et d'argent de Comstock.—Plaisanteries.—Feuilleton : Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite).—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le Pont Royal-Albert : Détails des plans de construction.—Ce que Conseil et Ned Land voyaient à travers le vitrail du *Nautilus*.—Paysage sous-marin de l'île Crespo.—Le Centenaire Américain : Paysage sur le Schuylkill, près de Philadelphie.

REVUE EUROPEENNE

Il est peu de nos lecteurs qui ne se rappellent le rôle joué par lord Stratford de Redcliffe à l'époque de la guerre de Crimée. Du moment où il s'agit de l'illustre malade (*the sick man*) que ce diplomate avait pris autrefois sous ses soins, il se trouve forcé pour bien dire par ses antécédents à intervenir. Or comme, plus que jamais, la santé et même la vie politique du Sultan et de l'empire ottoman sont en question, lord Stratford a fait ce que tout bon Anglais est tenu de faire en toute occurrence difficile : il a écrit au "*Times*."

Cette lettre n'est pas tout à fait dans le courant de l'opinion qui paraît prévaloir en Angleterre :

Que la Turquie soit faible, fanatique et mal gouvernée, dit l'écrivain distingué, personne ne saurait honnêtement le nier ; mais je crois que ce serait une faute grave et hasardeuse de conclure de sa situation, sous ces divers rapports, que la meilleure conduite à suivre pour l'Angleterre est de l'abandonner complètement à elle-même.

Lord Stratford est d'avis que la guerre d'un côté et un démembrement préjudiciable de la Turquie de l'autre, pourraient être évités. Il recommande une conférence des cinq puissances parties au traité de Paris, et croit que l'influence morale de l'Angleterre pourrait y faire adopter une politique qui assurerait la paix de l'Europe et sauvegarderait les intérêts de la civilisation.

Les mesures que l'Angleterre pourrait recommander, ajoute-t-il, sont une surveillance d'organisation mixte et une pression stipulée par convention du dehors. Les difficultés que rencontrerait ce double arrangement seraient loin d'être insurmontables, et ses inconvénients seraient compensés par ses résultats. Ces mesures réduites en système équivalraient sans doute à une mise sous tutelle ; mais l'empire turc est virtuellement depuis longtemps dans cet état, qui, s'il avait été fermement imposé comme un droit, aurait sauvé la Porte de ses embarras actuels.

La presse anglaise, et encore moins le cabinet de St. James, ne paraissent pas avoir été ému de ces réclamations de l'habile diplomate, et rassurée par le coup habile qu'elle vient de faire à l'égard de l'isthme de Suez, l'Angleterre paraît devoir s'en tenir au système de *non-intervention*.

M. de Lesseps de son côté, en répondant à une adresse qui lui a été présentée par des Anglais, paraît prendre philosophiquement son parti de la conquête que la perfide Albion vient de faire à beaux deniers comptants, mais il ne le fait point sans lui rappeler assez adroitement l'indifférence et la jalousie qu'elle avait d'abord montrées. M. de Lesseps, dit à ce sujet l'*Univers*, est d'un optimisme à rendre des points au Dr. Pangloss. Cet optimisme, nos lecteurs le savent, nous l'avons tout d'abord exprimé nous-même sans nous douter qu'il

était manifesté en même temps à un si haut degré par cet éminent personnage.

L'odyssée du Prince de Galles dans l'Inde occupe une grande partie des journaux européens. Les lecteurs de *L'Opinion Publique* sont trop bien au courant de ces scènes renouvelées des *Mille-et-une-Nuits*, ou du poème de Lallah-Rook, non seulement par la lecture, mais même *de visu* par les gravures, pour que nous nous étendions bien au long sur ces comptes-rendus. Contentons-nous de signaler l'existence singulière et pour bien dire nomade que Pon a faite au futur souverain de la Grande-Bretagne. Depuis son voyage en Amérique, il a parcouru presque toute l'Europe, une partie de l'Orient, et il est aujourd'hui à faire le tour de ces vastes possessions dont sa mère, la reine Victoria, a complété la conquête. Tout jusqu'ici a été pour le mieux dans le voyage officiel ; la flatterie indoustane a surpassé toutes les formules connues, dans les poésies qui ont été adressées au prince. Les poètes canadiens sont considérablement distancés ; la belle ode de M. Fiset et la cantate de Sempé et de Sabatier, ne sont que d'une politesse très-ordinaire au prix de l'enthousiasme de ces muses des bords du Gange. Le prince est une sorte de divinité, la vie, la lumière de tout ce monde à la peau bronzée, et la merveille, c'est qu'ils aient pu exister jusque là sans sa royale présence. Autant l'Himalaya l'emporte en hauteur sur notre Cap aux Diamants, autant le Parnasse indoustane l'emporte par l'exagération sur le Parnasse canadien. Faut-il s'en affliger ou s'en réjouir ?

Cependant, toute médaille à son revers, et même à Bombay ou à Bénarès, il y a des frondeurs et des mécontents qui, comme les esclaves des triomphateurs romains, viennent troubler par leurs cris discordants l'harmonie des hymnes de l'apothéose. Qu'on en juge par les lignes suivantes que nous empruntons à la correspondance d'un journal européen et qui répondent à autant de vers dans l'original :

Tes sujets ici implorent ton royal secours,
Car sans toi, ô prince, qui donc s'en soucierait ?
Notre commerce est évanoui, nos arts ne sont plus des
Une nation lointaine habille nos corps nus. [arts,

L'ne loi sur le sel fait de lui un malade, un lépreux
Et le force à manger une nourriture où manque le sel
[bienfaisant.

Il n'a pas d'argent pour s'acheter une chaussure convenable
Et ne peut payer l'impôt : est-ce donc sa lourde faute ?

Notre ville en fête déploie ses brillantes richesses.
Au milieu des illuminations nos bongalous blanchis res-
Hélas ! le tout n'est pas la partie ; oh non ! [plendissent.
Et Bombay la belle n'est pas toute la terre aryenne.

Les campagnes lointaines montreraient à tes yeux
Le pauvre demi-nu, qui cultive sa terre,
Ignorant, opprimé, triste à voir ;
Un blanc qui passe à cheval le remplit d'alarmes !

Le coolie rude et grossier demande du secours.
Car il est écrasé par l'impôt qui dévore tout ;
Sa pauvre hutte, son troupeau maigre et stérile ;
Sa femme et ses enfants, tous pleurent sur leur sort.

Rien de plus original à notre avis que cette réclamation contre l'impôt sur le sel — en vers qui, eux-mêmes, certainement n'en manquent point — que cette énergique et sombre remontrance déguisée sous la forme d'un placet poétique. Mais, hélas ! comme bien d'autres cris de douleur, qui se perdent au milieu des solennités et des réjouissances, ces plaintes se seront exhalées en pure perte !

La plus belle et la plus féerique des fêtes données au prince, si l'on en croit les journaux, serait celle qui a eu lieu dans les grottes d'Elephanta, situées au fond de la rade de Bombay. Elles sont au nombre de trois, et les colonnes et les sculptures gigantesques qui en font l'ornement sont

découpées dans le roc même. Des illuminations splendides ont signalé ces réjouissances, et le prince a pu comparer l'effet qu'elles ont produit dans les grottes à celui que produisit la chute de Niagara illuminée par des feux de toutes couleurs. Nous ne doutons pas, en bon patriote, que l'avantage de la comparaison ne soit resté à la merveille américaine !

Il est facile de le voir, l'Inde est aujourd'hui la grande préoccupation du gouvernement britannique, et s'il veut se désintéresser dans la question de la Turquie, c'est pour réserver toutes ses forces pour l'extrême Orient. Est-ce là, la bonne politique ? La plupart des journaux et des revues du continent, ceux du moins que nous avons pu consulter, nous paraissent d'avis contraire. Que la question de l'Herzégovine se résolve par des concessions comme les dernières nouvelles nous le faisaient espérer, ou qu'elle suive son cours, la Russie n'aura pas acquis impunément la certitude que prochainement on la laissera se partager, avec l'Autriche, les débris de l'empire ottoman. Se sentant plus forte et plus sûre d'elle-même en Europe, elle n'en poursuivra qu'avec plus de résolution ses projets ambitieux en Asie, elle s'avancera à pas accéléré dans cette marche dont l'Angleterre ne connaît que trop bien la dernière étape !

Cependant, au moment où tout paraît lui sourire, où la faiblesse de la France et la longanimité de l'Angleterre semblent lui faire la partie si belle, la Russie est menacée de troubles intérieurs ; elle est rongée par les sociétés secrètes. Il semble que leurs efforts qui, jusqu'ici, n'avaient pas été couronnés d'un bien grand succès, menacent de résultats plus sérieux que par le passé, si l'on en croit, du moins, les précautions prises par son gouvernement qui, il est vrai, a toujours été bien ombrageux et à toujours eu pour maxime que deux *sûretés valent mieux qu'une*. Une secte de socialistes, qui dépassent par la hardiesse et l'implacable férocité de leurs doctrines, ou plutôt de leurs folies, tout ce qu'on a connu jusqu'ici de plus mauvais dans ce genre, les *Nihilistes* — car tel est leur nom très-significatif comme on voit — font tous les jours des progrès alarmants même au sein de la gigantesque bureaucratie de cet empire. Des journaux imprimés par cette société à Genève et à Londres, le *Nabat* (ou tocsin) et le *Wipierod*, sont distribués secrètement, et ceux qui sont chargés de cette propagande échappent à la surveillance du gouvernement. Mais ce qui prouve jusqu'où s'étendent les ramifications de cette secte, c'est que *Wipierod* publiait dernièrement des circulaires *secrètes* du ministre de la justice et du ministre de l'instruction publique. Ces documents prouvent à quel point le gouvernement tient à laisser ignorer le danger qui existe, et à étouffer dans l'ombre, ceux qui travaillent aussi dans l'ombre. On enjoint aux fonctionnaires de mettre l'arrestation des nihilistes ou de ceux qui favorisent leurs menées sur le compte de *crimes de droit commun*. Ce n'est pas dans tous les pays que l'on pourrait ainsi donner le change au public et faire un procès pour un autre. Cependant, ces étranges moyens d'action, ce système anormal ont leurs inconvénients, et c'est peut-être à l'aide de tous ces mystères que les nihilistes font des progrès si considérables, malgré les moyens de répression énergiques que le gouvernement russe tient à

sa disposition. On peut en voir quelque chose dans un très-singulier roman qu'a publié dernièrement le prince Lubomirski, sous le titre de *Fonctionnaires et Boyards*. Cette œuvre d'imagination, la plus compliquée peut-être qui soit sortie du cerveau d'un romancier, depuis le *Juif-Errant* d'Eugène Sue et le *Monte Christo* d'Alexandre Dumas, se divise en deux parties, ou plutôt ce sont deux romans à la suite l'un de l'autre. Dans le premier, un directeur de la police secrète, dans le second, le procureur impérial lui-même sont les chefs du complot nihiliste ; ils sont démasqués par un chef plus avancé en grade qu'eux-mêmes, qui, indigné du rôle qu'ils jouent, se sacrifie assez héroïquement pour la justice.... et pour sauver l'héroïne dont il est épris — point de roman sans cela — car le *nihilisme* même ne saurait anéantir ce grand ressort de toutes les fictions littéraires ! Quelqu'improbable que soit l'enchevêtrement d'intrigues, de conspirations et de crimes dont cette œuvre se compose, elle jette un jour nouveau sur un état de société que l'on soupçonnerait à peine pouvoir exister dans notre siècle. Du reste, ayant encore l'attrait du mystère, la Russie est aujourd'hui très à la mode dans la littérature et dans le journalisme. Ce ne sont que romans russes, études de mœurs, de géographie, d'histoire, ou de statistique sur cet étonnant pays.

Il est possible aussi que le penchant que l'on a éprouvé en France pour l'alliance russe soit pour quelque chose dans cet engouement. Ce n'est cependant point la question des alliances étrangères qui préoccupe le plus vivement les hommes politiques à l'heure présente. C'est celle des alliances des partis entre eux, ou plutôt celle de la fusion des différentes fractions ou des différents groupes dont se compose chaque parti, comme nous l'avons exposé dans nos deux premières revues. Cette fusion est d'autant plus difficile que les deux grandes divisions de conservateurs et de libéraux se trouvent compliquées par celles de monarchistes, d'impérialistes et de républicains. Les élections pour le sénat, qui sont un indice assez certain de ce que seront celles de la nouvelle Assemblée législative, ont donné d'une part une majorité républicaine, de l'autre une majorité conservatrice — c'est-à-dire que les *conservateurs-républicains*, les *centres* forment l'appoint qui donne cette double mais peu solide majorité, à cheval sur deux adjectifs dont l'un jusqu'à présent a toujours paru l'ennemi de l'autre. Elle ne peut se maintenir que par un système de transactions et de compromis continuels ; et dans un tel système, un parti craint toujours d'être dupe de l'autre (1).

C'est aussi dans ces idées de modération et de compromis que le ministère de M. Buffet avait été formé ; cependant, celui-ci a cru qu'il se donnerait une plus grande force en mettant de côté, aussitôt après la session, son ministre des finances, M. Léon Say, qui représentait dans le cabinet une des nuances les plus libérales, et qu'il irait ainsi aux élections avec l'appui plus prononcé et plus unanime des conservateurs. Mais il a trouvé dans l'opinion publique, ou au moins dans une fraction assez considérable de l'opinion, une résistance telle qu'il a dû rengainer ce coup

(1) M. de la Rochette mentionné dans nos revues précédentes, est mort subitement à Nantes. C'était un homme d'un grand mérite, ce qu'admettent ceux mêmes qui ont le plus blâmé le rôle qu'il a joué dans les élections sénatoriales.

d'état, qui ne brillait certainement point par la générosité, puisqu'après avoir traversé, avec l'aide d'un homme considérable, abstraction faite de ses tendances politiques, une crise difficile, il se disposait à le sacrifier pour toute récompense.

Toutefois, M. Léon Say avait de son côté, dans des discours inconvenants, provoqué cette crise.

C'était bien simple en apparence, dit la *Revue des Deux-Mondes*, il n'y aurait qu'un changement; le cabinet resterait intact avec une politique plus nette, moins exposée aux interprétations contraires. Nul doute que M. Buffet, en conseillant à M. le président de la république une telle démarche, n'ait cru faire un coup de maître, se délivrer d'un embarras et simplifier la situation du gouvernement. Assurément la difficulté n'était pas de demander à M. Léon Say sa démission, ni même de l'obtenir, mais ce n'était là que le commencement, et on n'a pas tardé à s'en apercevoir. M. Buffet en provoquant cette crise n'a pas bien réfléchi; il n'a point évidemment bien pesé toutes les conséquences de l'initiative qu'il prenait. Il n'a pas vu que la démission de M. Say ne pouvait rester une affaire personnelle, qu'elle prenait un caractère extrêmement grave par cela même qu'elle était le dénoûment d'un conflit entre deux politiques, et que la retraite de M. le ministre des finances entraînerait sans doute la démission de quelques autres membres du cabinet, notamment de M. le garde-des-sceaux. C'est ce qui est arrivé en effet. Dès qu'il a connu la situation, M. Dufaure n'a point hésité, paraît-il, à déclarer qu'il partagerait les idées de M. Léon Say et qu'il se retirerait avec lui. S'il y a eu des instances pour retenir M. le garde-des-sceaux, pour modifier sa résolution, elles ont échoué devant la droiture, devant la raison prévoyante de l'homme public, et on peut ajouter que selon toute vraisemblance, M. Dufaure ne se serait pas retiré seul avec M. Léon Say; d'autres démissions se seraient inévitablement produites. Ce n'est pas tout enfin; il y a une dernière et plus grave conséquence que M. le vice-président du conseil n'a dû entrevoir qu'assez confusément d'abord: c'est que des changements aussi sérieux ne pouvaient s'accomplir avec cette facilité au milieu de l'indifférence publique. La commission de permanence se serait réunie le lendemain, cela n'est pas douteux. L'Assemblée elle-même aurait été infailliblement appelée à Versailles, et elle serait revenue avec des dispositions certainement peu favorables à des délibérations calmes. Des débats irritants se seraient ravivés, des questions de gouvernement auraient été agitées, et tout cela en pleine période électorale! C'était assurément une responsabilité des plus graves que prenait là M. Buffet. Ce qu'il n'avait pas entrevu au premier moment, il a dû le voir à mesure que la crise se déroulait; il s'est arrêté, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux.

Les élections de l'Assemblée, dont le résultat est jusqu'à présent défavorable à M. Buffet, ont amené sa résignation, et le télégraphe nous apprend que M. Dufaure est chargé de la formation du nouveau ministère, qui ne sera complété que lorsque les élections seront terminées.

La France et ses hommes publics font en ce moment l'épreuve de ce jeu des changements à vue qui est un des inconvénients du gouvernement constitutionnel, et qui quelquefois fait tourner si vite le *kaleïdoscope* ministériel, que l'on a à peine le temps de voir les singulières combinaisons qu'il présente. Elles se confondent dans les mémoires même les plus tenaces; de même que se confondent sur la rétine de l'œil les images qui y sont imprimées par les différents instruments d'optique en usage dans la *physique amusante*. Seulement, ce n'est pas toujours aussi amusant!

Il y a déjà eu en France, depuis le 4 septembre 1870, cinq ministères, et d'après un curieux état publié dans le *Journal des Débats*, le nombre des changements de portefeuilles par les combinaisons diverses qui ont eu lieu dans cet espace de temps—*shufflings of the cards*, comme disent nos confrères anglais—est quelque chose de remarquable. Nous résumons ce tableau, qui du reste est précieux à conserver; car l'histoire contemporaine est quelquefois ce qui se trouve le plus difficilement à notre portée.

Il y a eu cinq premiers-ministres ou vice-présidents du Conseil: M. Jules Favre, le 4 septembre 1870; M. Jules Dufaure, le 2 septembre 1871; le duc de Broglie, le 25 mai 1873; le général de Cissey, le 22 mai 1874; M. Buffet, le 10 mars 1875.

Le nombre des ministres de l'intérieur sous ces gouvernements n'a pas été moindre que 19, près de quatre par année en moyenne; il y a eu 6 ministres de la justice; 7 ministres des finances; 6 ministres de l'instruction publique, qui se sont suc-

cédés dans l'ordre suivant: M. Jules Simon; M. Waddington, 19 mai 1873; M. Batbie, 25 mai 1873; de Fourton, 27 novembre 1873; De Cumont, 22 mai 1874; Wallon, 10 mars 1875; 4 ministres des affaires étrangères seulement, M. DeCazes ayant retenu ce portefeuille dans les trois dernières combinaisons; les autres ont été M. Jules Favre, M. de Rémusat et le duc de Broglie; 6 ministres de la guerre; 5 ministres de la marine; 8 ministres des travaux publics; et 9 ministres de l'agriculture et du commerce.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que dans notre dernière revue, nous leur avons parlé du projet que l'on prêtait à M. de Bismark de s'emparer sans façon d'une des Antilles, qui appartient au Danemark, ou au moins d'acheter cette île à cette puissance. On avait même dit que l'achat était fait. Le *Times* a depuis démenti, sur des lettres officielles de Copenhague, cette rumeur à laquelle il avait donné cours.

D'un autre côté, on assure que le prince chancelier s'est enfin effrayé de l'attitude prise par les catholiques de l'empire, et qu'il va pour le moins mettre un temps d'arrêt aux persécutions dont l'Eglise est l'objet. Un correspondant qui écrit de Rome à l'*Univers* va même jusqu'à espérer qu'il pourrait bien un jour demander à Victor-Emmanuel de quel droit il s'est installé dans la capitale du monde chrétien? Garibaldi aurait dit: Ce bouffon de Bismark est bien capable de nous jouer quelque mauvais tour!

Victor-Emmanuel, s'il était livré à lui-même, ne demanderait peut-être pas mieux que de quitter la ville éternelle où lui et son gouvernement font moins grande figure qu'à Florence et même qu'à Turin. Le Quirinal est trop près du Vatican et la comparaison trop dangereuse. Les députations de toutes les parties du monde qui se précipitent vers Rome, passent indifférentes devant la résidence du roi galant-homme et vont se prosterner aux pieds du pontife. Ce contraste est vivement senti par la cour italienne, et même par les hommes politiques. Un parlement à Florence ou n'importe où, n'y serait pas éclipse et effacé comme il l'est à Rome. Malheureusement, les *italianissimi* ne lâcheront pas leur proie pour de telles considérations, et Victor-Emmanuel ne pourrait se rendre aux conseils du bon sens et de la justice sans en même temps courir les risques d'une révolution qui serait terrible à tous les points de vue. Il lui faudrait donc, pour sortir de Rome, l'appui de quelque grande puissance, bien qu'il y soit entré un peu malgré tout le monde. Si improbable que soit la réalisation des espérances exprimées dans la correspondance que nous avons citée plus haut, les événements ont, sous la main de la Providence, de si étonnants retours, que l'on ne saurait se permettre de les repousser entièrement. Une réaction considérable se fait dans plusieurs états de l'Europe, et "l'on peut, dit le chroniqueur de la *Revue du Monde Catholique*, dès maintenant proclamer que les fruits de l'année sainte du Jubilé ont été abondants."

Pie IX lui-même, continue M. Chantrel, le faisait remarquer ces jours-ci en répondant à l'adresse que lui présentaient les cardinaux à l'occasion de la fête de Noël. Ce siècle vient d'achever son troisième quart; l'élection de Pie VII, qui en a marqué les premiers jours, est un gage de la protection divine sur l'Eglise. Cet événement, dit Pie IX, fait connaître au monde entier que Dieu n'a jamais abandonné son Eglise, et qu'en tout temps au milieu des tempêtes et des plus grands périls, il a toujours étendu sa droite toute-puissante pour la soutenir et la défendre contre tous ses ennemis." Aussi Pie IX ne veut-il pas qu'on se laisse dominer par la crainte; il ne l'approuve que si elle est accompagnée de la confiance en Dieu... Le Saint Père a, du reste, soin de nous dire que les bons sont plus nombreux qu'on ne pense, et que par leur constance ils sauront vaincre les deux genres de persécutions qu'on rencontre de nos jours, les séducteurs et les tyrans, les joueurs de lyre et les manieurs de fer, comparaison qui peint si admirablement les Néron et les Julien contemporains. Admirable Pontife dont rien ne peut ébranler le courage ni altérer la douceur, et qui trouve dans toutes les situations le mot qui illumine, le trait qui porte coup!

p. c.

Québec, 24 février 1876.

GRAND BAL COSTUMÉ

Son Excellence le Gouverneur-Général a donné un magnifique bal costumé le 23 février, dans la maison du gouvernement, à Ottawa. Quinze cents invitations avaient été envoyées; des personnes de Montréal, Toronto, Québec, et même New-York étant conviées. Huit à neuf cents personnes s'y rendirent, toutes en costumes de fantaisie. La scène fut belle au-delà de ce que l'on peut concevoir. La résidence de Son Excellence avait été décorée à neuf pour l'occasion, et le coup-d'œil dans le jardin d'hiver, tout éclairé par des lanternes chinoises, et rempli de plantes exotiques, était, au dire des invités, simplement merveilleux. Quelques gens, probablement non-invités, ont trouvé que Lord Dufferin n'avait pas fait preuve de sa délicatesse habituelle, en donnant cette fête magnifique dans une saison si dure, où tant de pauvres souffrent de la misère. Mais il ne faut pas oublier que ce bal a été l'occasion de répandre dans les classes moyennes des flots d'argent, et de donner de l'emploi à bien du monde. Ensuite, il est plus que douteux que les invités eussent dépensé en charités la somme que Son Excellence leur a fait verser entre les mains des modistes, tailleurs, chapeliers, coiffeurs, et le reste. Un grand bal de ce calibre fait circuler bien de l'argent, et il s'en glisse jusque dans les goussets les plus vides.

DÉMÉNAGÉS!

Le présent numéro de *L'Opinion Publique* est imprimé dans nos nouveaux ateliers, rue Bleury, près de la rue Craig. Nos bureaux sont également transportés au même local, et quoique nous ne puissions guère être convenablement installés pour quelques semaines, nous sommes en état d'y transiger nos affaires et d'y recevoir nos amis. Ceux de nos abonnés qui ont à faire faire des impressions, soit en typographie, soit en lithographie, peuvent s'adresser au numéro 5, rue Bleury, ils seront bien servis.

CONCERT DE M. COUTURE

Le concert donné par M. G. Couture, le 24 février, ne fut pas ce que l'on est convenu d'appeler un succès. Le programme était bien choisi, le chœur et le double quatuor bien exercés, les cantatrices charmantes et douées de voix fraîches et flexibles; et cependant, un auditoire très-mince, sous le rapport du nombre, s'est réuni pour rendre hommage au talent de l'organisateur du concert. D'un autre côté, ceux qui ont eu l'avantage de s'y trouver, et qui la plupart étaient connaisseurs, ont exprimé la satisfaction qu'ils avaient ressentie en entendant de la belle musique aussi bien interprétée par des amateurs.

NOS GRAVURES

Le Pont Royal-Albert.—À la demande de plusieurs abonnés, nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs une double-page couverte de dessins qui donnent le détail de ce projet grandiose. L'indication sous chaque gravure distincte en donne une explication suffisante. Pour la plus complète intelligence de l'ensemble, référez au numéro 7 de *L'Opinion Publique*, en date du 7 février 1876, qui contient une vue générale du pont, et au numéro suivant qui en donne la description complète.

Vingt mille lieues sous les mers.—Sur notre troisième page, nos lecteurs verront deux très-jolies gravures qui donnent une excellente idée des profondeurs de l'Océan où les conduit le capitaine Nemo. La première représente quelques-uns des innombrables poissons que nos voyageurs virent à travers le grand panneau de cristal du *Nautilus*. La deuxième montre les accidents de terrain, les plantes, les coraux, les rochers qui diversifient le fond des mers.

Philadelphie.—Sur la même page se trouve une très-belle gravure d'un paysage sur la rivière Schuylkill, près de Philadelphie. Voici que le temps approche pour l'ouverture de la grande exposition universelle qui doit marquer la célébration du centenaire de l'indépendance américaine. Nous nous proposons de présenter, à mesure que nous en aurons l'espace, quelques gravures qui donneront une idée de Philadelphie et ses environs, et plus tard, nous publierons des vues et des descriptions de l'exposition, de manière que nos lecteurs soient au courant de ce grand événement. Aujourd'hui, nous trouvons une demi-page de libre, et nous commençons par une vue prise du cimetière *Laurer-Hill*, le cimetière fashionable de Philadelphie. Les collines et les vallons dont se compose ce nécropole se trouvent dans l'enceinte de *Fairmount Park*, et les visiteurs à l'exposition ne manqueront pas de s'y rendre, attirés non-seulement par les beaux monuments qui le distinguent, mais aussi par les sites enchanteurs qu'il offre; témoin, le sujet de notre gravure. C.E.D.

LE CRÉPUSCULE

... Le jour baisse lentement, doucement, et le livre ouvert est mis de côté pour mieux savourer le calme recueillement de ces minutes fugitives qui sont comme le silence du temps. En effet, il semble s'arrêter un instant dans sa marche, et le remous du balancier ne se perçoit plus que comme dans un rêve; l'ombre, en pénétrant dans la pièce, semble peu à peu l'évahir comme une chose vivante imprimant sa personnalité à tout ce qu'elle touche; les portraits suspendus au mur ne s'aperçoivent plus que comme à travers un brouillard, et souvent un dernier rayon de lumière ou un éclat du foyer, s'accrochant à un angle, leur imprime le cachet de la vie; l'agitation du jour semble partout apaisée, et cependant, de loin, on en savoure l'écho. Le roulement d'une voiture sur le pavé évoque un monde de souvenirs; l'œil s'amuse à suivre les mouvements du *pierrrot* qui, le pauvre, sautillant sur l'appui d'un balcon, fait bonne mine au froid de la nuit.

Un charme semble attaché à la paix de cette halte, car il est presque douloureux de songer qu'il va être rompu.

Qu'on est bien la seul avec son cœur, avec tout ce qui y vit, avec les bonheurs espérés auxquels, à la faveur de l'obscurité, on ose donner un corps. Quoi! tant lutter! tant espérer! tant vouloir! et cependant sentir une jouissance infinie dans ce simple apaisement, dans le bruissement des étincelles du foyer, dans une ombre dansant sur le mur, dans l'écho d'un bruit lointain—claire les yeux à demi pour les rouvrir et percevoir la nuit qui descend toujours plus sombre.

Dans leur cage, les oiseaux familiers sautillent lentement; les fleurs sentent bon à cette heure, la douce violette est là tout embaumée de la senteur des bois.

Ils entrent tous par la porte close, les absents et les aimés; ils pénètrent sans bruit et s'approchent pour vous parler; ils sont là tout près, on entend leur voix, et comme on leur répond, on leur dit ses douleurs, et ils consolent. Ils aiment ce moment, ils savent qu'on les attend et que le cœur est prêt à les recevoir. Heures bénies qui les ramenez!... mais toute leur s'évanouit peu à peu... ils s'en vont!

Voici la nuit; l'âme, détendue tout à l'heure, se sent de nouveau oppressée de son fardeau; mais des portes s'ouvrent, un bruit de pas précipités, des voix d'enfant, un éclat de rire, le reste d'une chanson venue droit du cœur aux lèvres, tout cela se rapproche, et un filet de lumière pénètre avec ces êtres chéris: la lampe est placée à sa place accoutumée; on roule le grand fauteuil près du feu qu'on attise; les rideaux s'abaissent et ferment la route aux visions.

Le bruit d'une vie débordante remplit la pièce si silencieuse; et des petites mains chassent les nuages qu'ils découvrent sur le front qu'ils aiment; on va dire bonsoir aux oiseaux, on ouvre les grands albums, on prend des crayons, et le plus osé s'approche du piano dont il frappe les notes avec une demi-crainte.

Le rêve est fini, il emporte avec lui ses chères consolations...

Où, j'aime le crépuscule, mais que l'aube naissante est donc belle!

UN NEGRE DÉCÉDÉ.—Une lettre particulière de Fort Smith (Arkansas) rapporte le fait suivant, dont la moralité est facile à déduire:

"Un nègre, nommé Aaron Wilson, ayant formé dernièrement le projet d'aller vivre avec les Comanches, s'imagina que le meilleur moyen de se faire bien venir d'eux était d'assassiner un vieillard et un petit enfant. Le double meurtre accompli, il s'empressa d'aller rejoindre les Comanches, et pensant les émerveiller, il leur fit complaisamment le récit de son crime. Les sauvages écoutèrent avec le flegme qui les caractérise, mais dès que le meurtrier eut fini de parler, ils s'emparèrent de lui et allèrent le livrer aux autorités à Fort Smith. Wilson vient d'être condamné à mort, en compagnie de cinq autres assassins, par la cour des États-Unis pour le district occidental de l'Arkansas."



J'étais prêt à partir (p. 99, col. II.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

CHAPITRE XVI

PROMENADE EN PLAINE

Cette cellule était, à proprement parler, l'arsenal et le vestiaire du *Nautilus*. Une douzaine d'appareils de scaphandres, suspendus à la paroi, attendaient les promeneurs.

Ned Land, en les voyant, manifesta une répugnance évidente à s'en revêtir.

— Mais, mon brave Ned, lui dis-je, les forêts de l'île de Crespo ne sont que des forêts sous-marines !

— Bon ! fit le harponneur désappointé, qui voyait s'évanouir ses rêves de viande fraîche. Et vous, monsieur Aronnax, vous allez vous introduire dans ces habits-là ?

— Il le faut bien, maître Ned.

— Libre à vous, monsieur, répondit le harponneur, haussant les épaules, mais quant à moi, à moins qu'on ne m'y force, je n'entrerai jamais là-dedans.

— On ne vous forcera pas, maître Ned, dit le capitaine Nemo.

— Et Conseil ? demanda Ned.

— Je suis monsieur partout où va monsieur, répondit Conseil.



Un geste du capitaine nous fit faire halte (p. 100, col. III.)

Sur un appel du capitaine, deux hommes de l'équipage vinrent nous aider à revêtir ces lourds vêtements imperméables, faits en caoutchouc sans couture, et préparés de manière à supporter des pressions considérables. On eût dit une armure à la fois souple et résistante. Ces vêtements formaient pantalon et veste. Le pantalon se terminait par d'épaisses chaussures, garnies de lourdes semelles de plomb. Le tissu de la veste était maintenu par des lamelles de cuivre qui cuirassaient la poitrine, la défendaient contre la poussée des eaux, et laissaient les poumons fonctionner librement ; ses manches finissaient en forme de gants assouplis, qui ne contraignaient aucunement les mouvements de la main.

Il y avait loin, on le voit, de ces scaphandres perfectionnés aux vêtements informes, tels que les cuirasses de liège, les soubrevestes, les habits de mer, les coffres, etc., qui furent inventés et pronés dans le XVIII^e siècle.

Le capitaine Nemo, un de ses compagnons—sorte d'Hercule, qui devait être d'une force prodigieuse—Conseil et moi, nous eûmes bientôt revêtu ces habits de scaphandres. Il ne s'agissait plus que d'emboîter notre tête dans sa sphère métallique. Mais, avant de procéder à cette opération, je demandai au capitaine la permission d'examiner les fusils qui nous étaient destinés.

L'un des hommes du *Nautilus* me présenta un fusil simple dont la crosse, faite en tôle d'acier et creuse à l'intérieur, était d'assez grande dimension. Elle servait de réservoir à l'air comprimé, qu'une soupape, manœuvrée par une gachette, laissait échapper dans le tube de métal. Une boîte à projectiles, évidée dans l'épaisseur de la crosse, renfermait une vingtaine de balles électriques, qui, au moyen d'un ressort, se plaçaient automatiquement dans le canon du fusil. Dès qu'un coup était tiré, l'autre était prêt à partir.

— Capitaine Nemo, dis-je, cette arme est parfaite et d'un maniement facile. Je ne demande plus qu'à l'essayer. Mais comment allons-nous gagner le fond de la mer ?

— En ce moment, monsieur le professeur, le *Nautilus* est échoué par dix mètres d'eau, et nous n'avons plus qu'à partir.

— Mais comment sortirons-nous ?

— Vous l'allez voir.

Le capitaine Nemo introduisit sa tête dans la calotte sphérique. Conseil et moi, nous en fîmes autant, non sans avoir entendu le Canadien nous lancer un "bonne chasse" ironique. Le haut de notre vêtement était terminé par un collet de cuivre taraudé, sur lequel se vissait ce casque de métal. Trois trous, protégés par des verres épais, permettaient de voir suivant toutes les directions, rien qu'en tournant la tête à l'intérieur de cette sphère. Dès qu'elle fut en place, les appareils Rouquayrol, placés sur notre dos, commencèrent à fonctionner, et, pour mon compte, je respirai à l'aise.

La lampe Rubmkorff suspendue à ma ceinture, le fusil à la main, j'étais prêt à partir. Mais, pour être franc, emprisonné dans ces lourds vêtements et cloué au tillac par mes semelles de plomb, il m'eût été impossible de faire un pas.

Mais ce cas était prévu, car je sentis que l'on me poussait dans une petite chambre contiguë au vestiaire. Mes compagnons, également remorqués, me suivaient. J'entendis une porte, munie d'obturateurs, se refermer sur nous, et une profonde obscurité nous enveloppa.

Après quelques minutes, un vif sifflement parvint à mon oreille. Je sentis une certaine impression de froid monter de mes pieds à ma poitrine. Evidemment, de l'intérieur du bateau on avait, par un robinet, donné entrée à l'eau extérieure qui nous envahissait, et dont cette chambre fut bientôt remplie. Une seconde porte, percée dans le flanc du *Nautilus*, s'ouvrit alors. Un demi-jour nous éclaira. Un instant après, nos pieds foulaient le fond de la mer.

Et maintenant, comment pourrais-je retracer les impressions que m'a laissées cette promenade sous les eaux ? Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles ! Quand le pinceau lui-même est inhabile à rendre les effets particuliers à l'élément liquide, comment la plume saurait-elle les reproduire ?

Le capitaine Nemo marchait en avant, et son compagnon nous suivait à quelques pas en arrière. Conseil et moi, nous restions l'un près de l'autre, comme si un échange de paroles eût été possible à travers nos carapaces métalliques. Je ne sentais déjà plus la lourdeur de mes vêtements, de mes chaussures, de mon réservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphère, au milieu de laquelle ma tête ballottait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids égale à celui du liquide déplacé, et je me trouvais très-bien de cette loi physique reconnue par Archimède. Je n'étais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvement relativement grande.

La lumière, qui éclairait le sol jusqu'à trente pieds au-dessous de la surface de l'Océan, m'étonna par sa puissance. Les rayons solaires traversaient aisément cette masse aqueuse et en dissipaient la coloration. Je distinguais nettement les objets à une distance de cent mètres. Au delà, les fonds se nuanciaient des fines dégradations de l'outremer, puis ils bleuisaient dans les lointains, et s'effaçaient au milieu d'une vague obscurité. Véritablement, cette eau qui m'entourait n'était qu'une sorte d'air, plus dense que l'atmosphère terrestre, mais presque aussi diaphane. Au-dessus de moi, j'apercevais la calme surface de la mer.



Une monstrueuse araignée de mer (p. 100, col. III.)

Nous marchions sur un sable fin, uni, non ridé comme celui des plages qui conserve l'empreinte de la houle. Ce tapis éblouissant, véritable réflecteur, repoussait les rayons du soleil avec une surprenante intensité. De là, cette immense réverbération qui pénétrait toutes les molécules liquides. Serai-je cru si j'affirme, qu'à cette profondeur de trente pieds, j'y voyais comme en plein jour ?

Pendant un quart d'heure, je foulai ce sable ardent, semé d'une impalpable poussière de coquillages. La coque du *Nautilus*, dessinée comme un long écueil, disparaissait peu à peu, mais son fanal, lorsque la nuit se serait faite au milieu des eaux, devait faciliter notre retour à bord, en projetant ses rayons avec une netteté parfaite. Effet difficile à comprendre pour qui n'a vu que sur terre ces nappes blanchâtres si vivement accusées. Là, la poussière dont l'air est saturé leur donne l'apparence d'un brouillard lumineux ; mais sur mer, comme sous mer, ces traits électriques se transmettent avec une incomparable pureté.

Cependant, nous allions toujours, et la vaste plaine de sable semblait être sans bornes. J'écartais de la main les rideaux liquides qui se refermaient derrière moi, et la trace de mes pas s'effaçait soudain sous la pression de l'eau.

Bientôt, quelques formes d'objets, à peine estompées dans l'éloignement, se dessinèrent à mes yeux. Je reconnus de magnifiques premiers plans de rochers, tapissés de zoophytes du plus bel échantillon, et je fus tout d'abord frappé d'un effet spécial à ce milieu.

Il était alors dix heures du matin. Les rayons du soleil frappaient la surface des flots sous un angle assez oblique, et au contact de leur lumière décomposée par la refraction comme à travers un prisme, fleurs, rochers, plantules, coquillages, polypes, se nuanciaient sur leurs bords



Un grand oiseau s'approchait en planant (p. 100, col. IV.)

des sept couleurs du spectre solaire. C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés, une véritable kaléidoscopie de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo, de bleu, en un mot, toute la palette d'un coloriste enragé ! Que ne pouvais-je communiquer à Conseil les vives sensations qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! Que ne savais-je, comme le capitaine Nemo et son compagnon, échanger mes pensées au moyen de signes convenus ! Aussi, faute de mieux, je me parlais à moi-même, je criais dans la boîte de cuivre qui coiffait ma tête, dépensant peut-être en vaines paroles plus d'air qu'il ne convenait.

Devant ce splendide spectacle, Conseil s'était arrêté comme moi. Evidemment, le digne garçon, en présence de ces échantillons de zoophytes et de mollusques, classait toujours. Polypes et échinodermes abondaient sur le sol. Les isis variées, les cornulaires qui vivent isolément, des touffes d'oculines vierges, désignées autrefois sous le nom de "corail blanc," les fongies hérissées en forme de champignons, les anémones adhérant par leur disque musculaire, figuraient un parterre de fleurs, émaillé de porpites parées de leur collerette de tentacules azurés, d'étoiles de mer qui constellaient le sable, et d'astérophytes verruqueux, fines dentelles brodées par la main des naïades, dont les festons se balançaient aux faibles ondulations provoquées par notre marche. C'était un véritable chagrin pour moi d'écraser sous mes pas les brillants spécimens de mollusques qui jonchaient le sol par milliers, les peignes concentriques, les marteaux, les donaces, véritables coquilles bondissantes, les troques, les casques rouges, les strombes aile-d'ange, les aphysies, et tant d'autres produits de cet inépuisable Océan. Mais il fallait marcher, et nous allions en avant, pendant que voguaient au-dessus de nos têtes des troupes de physalies, laissant leurs tentacules d'outre-mer flotter à la traîne, des méduses dont l'ombrelle opaline ou rose tendre, festonnée d'un liston d'azur, nous abritait des rayons solaires, et des pélagies panopyres, qui, dans l'obscurité, eussent semé notre chemin de leurs phosphorescentes !

Toutes ces merveilles, je les entrevis dans l'espace d'un quart de mille, m'arrêtant à peine, et suivant le capitaine Nemo, qui me rappelait d'un geste. Bientôt, la nature du sol se modifia. A la plaine de sable succéda une couche de vase visqueuse que les Américains nomment "oaze," uniquement composée de coquilles siliceuses ou calcaires. Puis, nous parcourîmes une prairie d'algues, plantes pélagiennes que les eaux n'avaient pas encore arrachées, et dont la végétation était fougueuse. Ces pelouses à tissu serré, douces au pied, eussent rivalisé avec les plus moelleux tapis tissés par la main des hommes. Mais, en même temps que la verdure s'élevait sous nos pas, elle n'abandonnait pas nos têtes. Un léger bercail de plantes marines, classées dans cette exubérante famille des algues, dont on connaît plus de deux mille espèces, se croisait à la surface des eaux. Je voyais flotter de longs rubans de fucus, les uns globuleux, les autres tubulés, des laurénies, des cladostèphes, au feuillage si délié, des rhodimènes palmés, semblables à des éventails de cactus. J'observai que les plantes vertes se maintenaient plus près de la surface de la mer, tandis que les rouges occupaient une profondeur moyenne, laissant aux hydrophytes noires ou brunes le soin de former les jardins et les parterres de couches reculées de l'Océan.

Ces algues sont véritablement un prodige de la création, une des merveilles de la flore universelle. Cette famille produit à la fois les plus petits et les plus grands végétaux du globe. Car de même qu'on a compté quarante mille de ces imperceptibles plantules dans un espace de cinq millimètres carrés, de même on a recueilli des fucus dont la longueur dépassait 500 mètres.

Nous avions quitté le *Nautilus* depuis une heure et demie environ. Il était près de midi. Je m'en aperçus à la perpendicularité des rayons solaires qui ne se réfractaient plus. La magie des couleurs disparut peu à peu, et les nuances de l'émeraude et du saphir s'effacèrent de notre firmament. Nous marchions d'un pas régulier qui résonnait sur le sol avec une intensité étonnante. Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'est pas habituée sur la terre. En effet, l'eau est pour le son un meilleur véhicule que l'air, et il s'y propage avec une rapidité quadruple.

En ce moment, le sol s'abaissa par une pente prononcée. La lumière prit une teinte uniforme. Nous atteignîmes une profondeur de cent mètres, subissant alors une pression de dix atmosphères. Mais mon vêtement de scaphandre était établi dans des conditions telles que je ne souffrais aucunement de cette pression. Je sentais seulement une certaine gêne aux articulations des doigts, et encore ce malaise ne tardait-il pas à disparaître. Quant à la fatigue que devait amener cette promenade de deux heures sous un harnachement dont j'avais si peu l'habitude, elle était nulle. Mes mouvements, aidés par l'eau, se produisaient avec une surprenante facilité.

Arrivé à cette profondeur de trois cents pieds, je percevais encore les rayons du soleil, mais faiblement. A leur éclat intense avait succédé un crépuscule rougeâtre, moyen terme entre le jour et la nuit. Cependant nous voyions suffisamment à nous conduire, et il n'était pas encore nécessaire de mettre les appareils Ruhmkorff en activité.

En ce moment, le capitaine Nemo s'arrêta. Il attendit que je l'eusse rejoint, et, du doigt, il me montra quelques masses obscures qui s'accusaient dans l'ombre à une petite distance.

"C'est la forêt de l'île Crespo," pensai-je, et je ne me trompais pas.

CHAPITRE XVII

UNE FORÊT SOUS-MARINE.

Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ?

Cette forêt se composait de grandes plantes arborescentes, et, dès que nous eûmes pénétré sous ses vastes arceaux, mes regards furent tout d'abord frappés d'une singulière disposition de leurs ramifications—disposition que je n'avais pas encore observée jusqu'alors.

Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui hérissaient les arbrisseaux, ne rampait, ni ne se courbait, ni ne s'étendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'Océan. Pas de filaments, pas de rubans, si minces qu'ils fussent, qui ne se tinssent droit comme des tiges de fer. Les fucus et les lianes se développaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandée par la densité de l'élément qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les écartais de la main, ces plantes reprenaient aussitôt leur position première. C'était ici le règne de la verticalité.

Bientôt, je m'habituai à cette disposition bizarre, ainsi qu'à l'obscurité relative qui nous enveloppait. Le sol de la forêt était semé de blocs aigus, difficiles à éviter. La flore sous-marine m'y parut être assez complète, plus riche même qu'elle ne l'eût été sous les zones arctiques ou tropicales, où ses produits sont moins nombreux. Mais, pendant quelques minutes, je confondis involontairement les règnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes. Et qui ne s'y fût pas trompé ? La faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin !

J'observai que toutes ces productions du règne végétal ne tenaient au sol que par un empâtement superficiel. Dépourvues de racines, indifférentes au corps solide, sable, coquillage, test ou galet, qui les supporte, elles ne lui demandent qu'un point d'appui, non la vitalité. Ces plantes ne procèdent que d'elles-mêmes, et le principe de leur existence est dans cette eau qui les soutient, qui les nourrit. La plupart, au lieu de feuilles, poussaient des lamelles de formes capricieuses, circonscrites dans une gamme restreinte de couleurs, qui ne comprenait que le rose, le carmin, le vert, l'olivâtre, le fauve et le brun. Je revis là, mais non plus desséchées comme les échantillons du *Nautilus*, des padines-paons, déployées en éventails qui semblaient solliciter la brise, des céramies écaillées, des laminaires allongeant leurs jeunes pousses comestibles, des nérocystées filiformes et fluxueuses, qui s'épanouissaient à une hauteur de quinze mètres, des bouquets d'acétabules, dont les tiges grandissent par le sommet, et nombre d'autres plantes pélagiennes, toutes dépourvues de fleurs. "Curieuse anomalie, bizarre élément, a dit un spirituel naturaliste, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas !"

Entre ces divers arbrisseaux, grands comme les arbres des zones tempérées, et sous leur ombre humide, se massaient de véritables buissons à fleurs vivantes, des haies de zoophytes, sur lesquels s'épanouissaient des méandrides zébrées de sillons tortueux, des cariophylles jaunâtres à tentacules diaphanes, des touffes gazonnantes de zoanthaires—et pour compléter l'illusion—les poissons-mouches volaient de branches en branches, comme un essaim de colibris, tandis que de jaunes lépisacanthés, à la mâchoire hérissée, aux écailles aiguës, des dactyloptères et des monocentres, se levaient sous nos pas, semblables à une troupe de bécassines.

Vers une heure, le capitaine Nemo donna le signal de la halte. J'en fus assez satisfait pour mon compte, et nous nous étendîmes sous un bercail d'alariées, dont les longues lamelles amincies se dressaient comme des flèches.

Cet instant de repos me parut délicieux. Il ne nous manquait que le charme de la conversation. Mais impossible de parler, impossible de répondre. J'approchai seulement ma grosse tête de cuivre de la tête de Conseil. Je vis les yeux de ce brave garçon briller de contentement, et en signe de satisfaction, il s'agita dans sa carapace de l'air le plus comique du monde.

Après quatre heures de cette promenade, je fus très-étonné de ne pas ressentir un violent besoin de manger. A quoi tenait cette disposition de l'estomac, je ne saurais le dire. Mais, en revanche, j'éprouvais une insurmontable envie de dormir, ainsi qu'il arrive à tous les plongeurs. Aussi mes yeux se fermèrent-ils bientôt derrière leur épaisse vitre, et je tombai dans une invincible somnolence, que le mouvement de la marche avait seul pu combattre jusqu'alors. Le capitaine Nemo et son robuste compagnon, étendus dans ce limpide cristal, nous donnaient l'exemple du sommeil.

Combien de temps restai-je ainsi plongé dans cet assoupissement, je ne pus l'évaluer ; mais lorsque je me réveillai, il me sembla que le soleil s'abaissait vers l'horizon. Le capitaine Nemo s'était déjà relevé, et je commençais à me détirer les membres, quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds.

A quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre, me regardait de ses yeux louches, prête à s'élançer sur moi. Quoique mon habit de scaphandre fût assez épais pour me défendre contre les morsures de cet animal, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Conseil et le matelot du *Nautilus* s'éveillèrent en ce moment. Le capitaine Nemo montra à son compagnon le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles pattes du monstre se tordre dans des convulsions terribles.

Cette rencontre me fit penser que d'autres animaux, plus redoutables, devaient hanter ces fonds obscurs, et que mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques. Je n'y avais pas songé jusqu'alors, et je résolus de me tenir sur mes gardes. Je supposais, d'ailleurs, que cette halte marquait le terme de notre promenade ; mais je me trompais, et, au lieu de retourner au *Nautilus*, le capitaine Nemo continua son audacieuse excursion.

Le sol se déprimait toujours, et sa pente, s'accusant davantage, nous conduisit à de plus grandes profondeurs. Il devait être à peu près trois heures, quand nous atteignîmes une étroite vallée, creusée entre de hautes parois à pic, et située par cent cinquante mètres de fond. Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassâmes ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme.

Je dis cent cinquante mètres, bien qu'aucun instrument ne me permit d'évaluer cette distance. Mais je savais que, même dans les mers les plus limpides, les rayons solaires ne pouvaient pénétrer plus avant. Or, précisément, l'obscurité devint profonde. Aucun objet n'était visible à dix pas. Je marchais donc en tâtonnant, quand je vis briller subitement une lumière blanche assez vive. Le capitaine Nemo venait de mettre son appareil électrique en activité. Son compagnon l'imita. Conseil et moi nous suivîmes leur exemple. J'établis, en tournant une vis, la communication entre la bobine et le serpent de verre, et la mer, éclairée par nos quatre lanternes, s'illumina dans un rayon de vingt-cinq mètres.

Le capitaine Nemo continua de s'enfoncer dans les obscures profondeurs de la forêt dont les arbrisseaux se raréfiaient de plus en plus. J'observai que la vie végétale disparaissait plus vite que la vie animale. Les plantes pélagiennes abandonnaient déjà le sol devenu aride, qu'un nombre prodigieux d'animaux, zoophytes, articulés, mollusques et poissons y pullulaient encore.

Tout en marchant, je pensais que la lumière de nos appareils Ruhmkorff devait nécessairement attirer quelques habitants de ces sombres couches. Mais s'ils nous approchèrent, ils se tinrent du moins à une distance regrettable pour des chasseurs. Plusieurs fois, je vis le capitaine Nemo s'arrêter et mettre son fusil en joue ; puis, après quelques instants d'observation, il se relevait et reprenait sa marche.

Enfin, vers quatre heures environ, cette merveilleuse excursion s'acheva. Un mur de rochers superbes et d'une masse imposante se dressa devant nous, entassement de blocs gigantesques, énorme falaise de granit, creusée de grottes obscures, mais qui ne présentait aucune rampe praticable. C'étaient les accores de l'île Crespo. C'était la terre.

Le capitaine Nemo s'arrêta soudain. Un geste de lui nous fit faire halte, et si désireux que je fusse de franchir cette muraille, je dus m'arrêter. Ici finissaient les domaines du capitaine Nemo. Il ne voulait pas les dépasser. Au-delà, c'était cette portion du globe qu'il ne devait plus fouler du pied.

Le retour commença. Le capitaine Nemo avait repris la tête de sa petite troupe, se dirigeant toujours sans hésiter. Je crus voir que nous ne suivions pas le même chemin pour venir au *Nautilus*. Cette nouvelle route, très-raide, et par conséquent très-pénible, nous rapprocha rapidement de la surface de la mer. Cependant, ce retour dans les couches supérieures ne fut pas tellement subit que la décompression se fit trop rapidement, ce qui aurait pu amener dans notre organisme des désordres graves, et déterminer ces lésions internes si fatales aux plongeurs. Très-promptement, la lumière reparut et grandit, et le soleil étant déjà bas sur l'horizon, la réfraction borda de nouveau les divers objets d'un anneau spectral.

A dix mètres de profondeur, nous marchions au milieu d'un essaim de petits poissons de toute espèce, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, plus agiles aussi, mais aucun gibier aquatique, digne d'un coup de fusil, ne s'était encore offert à nos regards.

En ce moment, je vis l'arme du capitaine, vivement épaulée, suivre entre les buissons un objet mobile. Le coup partit, j'entendis un faible sifflement, et un animal retomba foudroyé à quelques pas.

C'était une magnifique loutre de mer, un enhydre, le seul quadrupède qui soit exclusivement marin. Cette loutre, longue d'un mètre cinquante centimètres, devait avoir un très-grand prix. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois, la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. J'admirai fort ce curieux mammifère à la tête arrondie et ornée d'oreilles courtes, aux yeux ronds, aux moustaches blanches et semblables à celles du chat, aux pieds palmés et unguiculés, à la queue touffue. Ce précieux carrossier, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare,

et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre.

Le compagnon du capitaine Nemo vint prendre la bête, la chargea sur son épaule, et l'on se remit en route.

Pendant une heure, une plaine de sable se déroula devant nos pas. Elle remontait souvent à moins de deux mètres de la surface des eaux. Je voyais alors notre image, nettement reflétée, se dessiner en sens inverse, et, au-dessus de nous, apparaissait une troupe identique, reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable, en un mot, à cela près qu'elle marchait la tête en bas et les pieds en l'air.

Autre effet à noter. C'était le passage de nuages épais qui se formaient et s'évanouissaient rapidement ; mais en réfléchissant, je compris que ces prétendus nuages n'étaient dus qu'à l'épaisseur variable des longues lames de fond, et j'apercevais même les "moutons" écumeux que leur crête brisée multipliait sur les eaux. Il n'était pas jusqu'à l'ombre des grands oiseaux qui passaient sur nos têtes, dont je ne surpris le rapide effleurement à la surface de la mer.

En cette occasion, je fus témoin de l'un des plus beaux coups de fusil qui aient jamais fait traillir les fibres d'un chasseur. Un grand oiseau, à large envergure, très-nettement visible, s'approchait en planant. Le compagnon du capitaine Nemo le mit en joue et le tira, lorsqu'il fut à quelques mètres seulement au-dessus des flots. L'animal tomba foudroyé, et sa chute l'entraîna jusqu'à la portée de l'adroite chasseur, qui s'en empara. C'était un albatros de la plus belle espèce, admirable spécimen des oiseaux pélagiens.

Notre marche n'avait pas été interrompue par cet incident. Pendant deux heures, nous suivîmes tantôt des plaines sableuses, tantôt des prairies de varechs, fort pénibles à traverser. Franchement, je n'en pouvais plus, quand j'aperçus une vague leur qui rompait à un demi-mille, l'obscurité des eaux. C'était le fanal du *Nautilus*. Avant vingt minutes, nous devions être à bord, et là, je respirais à l'aise, car il me semblait que mon réservoir ne fournissait plus qu'un air très-pauvre en oxygène. Mais je comptais sans une rencontre qui retarda quelque peu notre arrivée.

J'étais resté d'une vingtaine de pas en arrière, lorsque je vis le capitaine Nemo revenir brusquement vers moi. De sa main vigoureuse, il me courba à terre, tandis que son compagnon en faisait autant de Conseil. Tout d'abord, je ne sus trop que penser de cette brusque attaque, mais je me rassurai en observant que le capitaine se couchait près de moi et demeurait immobile.

J'étais donc étendu sur le sol, et précisément à l'abri d'un buisson de varechs, quand, relevant la tête, j'aperçus d'énormes masses passer bruyamment en jetant des leurs phosphorescentes.

Mon sang se glaça dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. C'était un couple de tintorés, requins terribles, à la queue énorme, au regard terne et vitreux, qui distillent une matière phosphorescente par des trous percés autour de leur museau. Monstrueuses mouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer ! Je ne sais si Conseil s'occupait à les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste.

Très-heureusement, ces voraces animaux y voient mal. Ils passèrent sans nous apercevoir, nous effleurant de leurs nageoires brumâtes, et nous échappâmes, comme par miracle, à ce danger plus grand, à coup sûr, que la rencontre d'un tigre en pleine forêt.

Une demi-heure après, guidés par la traînée électrique, nous atteignîmes le *Nautilus*. La porte extérieure était restée ouverte, et le capitaine Nemo la referma, dès que nous fûmes rentrés dans la première cellule. Puis, il pressa un bouton. J'entendis manœuvrer les pompes au-devant du navire, je sentis l'eau baisser autour de moi, et, en quelques instants, la cellule fut entièrement vidée. La porte intérieure s'ouvrit alors, et nous passâmes dans le vestiaire.

Là, nos habits de scaphandre furent retirés, non sans peine, et, très-harassé, tombant d'inanition et de sommeil, je regagnai ma chambre, tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers.

(A continuer.)

—Jules C..., que la mort de son père a laissé, à vingt-cinq ans, possesseur d'une fortune de plusieurs millions, les fait sauter fort gaillardement.

Encore assez naïf, sans expérience, le cœur ouvert comme la main, on comprend qu'il est exploité par des industriels de toute espèce. C'est une avalanche de sollicitations et de demandes de secours, sous tous les prétextes, et même sans aucun prétexte.

Dernièrement, un monsieur se présente, et, d'un ton piteux :

—Je me trouve très-malheureux en ce moment, fait-il, et j'ai espéré qu'à titre de confrère...

—C'est trop fort, interrompit le millionnaire ; comment pouvons-nous être confrères, puisque je ne fais rien ?

—Justement, a répliqué le quémandeur sans se démonter, et moi non plus.

UN PÈLERINAGE

L'ILE-AUX-COUDRES

CHAPITRE CINQUIÈME

Disparition de deux insulaires.

V

(Suite)

Remarquez-vous que sur cette côte, aussi bien que sur celle du nord de l'île, les terres des habitants tombent perpendiculairement sur le fleuve en suivant une direction nord et sud, tandis que celles du bout d'en haut de l'île suivent une ligne qui court de l'est à l'ouest? La rencontre de ces deux grandes divisions est connue sous le nom de *Tré-carré*. Vous apercevez d'ici, à l'extrémité de la Côte de la Baleine, aux environs du *Tré-carré*, une maison appartenant à la famille Desgagnés. Un triste accident me revient en mémoire chaque fois que je passe devant cette maison.

Germain Desgagnés, qui l'habitait en 1836, était l'instituteur de Pécole de l'église. Son fils Germain achevait ses études au collège de Sainte-Anne; c'était un jeune homme sage et intelligent, sur lequel sa famille fondait les plus belles espérances: il songeait, dit-on, à entrer dans l'état ecclésiastique dans l'automne suivant.

Quelques semaines avant la fin de l'année scolaire, les élèves du collège étaient allés en promenade à la Pointe de la Rivière-Ouelle. Comme l'après-midi était chaude et que la marée achevait de monter, il leur prit fantaisie de se baigner. Germain Desgagnés qui venait de prendre son dîner, eut l'imprudence de se jeter à l'eau avec ses compagnons. A peine y fut-il entré qu'il fut saisi d'un étourdissement et de crampes violentes. Avant que ses compagnons eussent eut le temps de venir à son secours, il disparut sous l'eau et se noya.

Il n'est pas d'élève du collège de Sainte-Anne qui n'ait entendu raconter ce tragique événement, dont on ne manque pas d'indiquer l'endroit chaque fois que la communauté se rend en promenade à la Pointe de la Rivière-Ouelle.

VI

Cet accident m'en rappelle un autre qui eut lieu peu d'années auparavant, et dont les circonstances sont bien autrement navrantes. Toute cette population fraternelle en fut plongée dans le deuil et la consternation. Abraham Martel était un respectable cultivateur, père de neuf enfants, qui demeurait aux environs de la Pointe de Roches. Homme de mer habile, il était le chaloupière de confiance de M. Asselin, qui le choisissait ordinairement pour ses voyages.

Le 7 de mai 1834, M. Asselin lui confia un message pour le seigneur de la Rivière-Ouelle, à qui il désirait vendre sa dime de blé, comme grain de semence.

Le lendemain, jour fixé pour le départ, un fort vent de nord-est commença à s'élever qui grandit à mesure que le soleil montait à l'horizon. Abraham Martel aurait cependant mis à la voile s'il n'eût cédé aux instances et aux appréhensions de sa vieille mère, et de sa femme, qui, la nuit précédente, avait été alarmée par de sinistres pressentiments.

Vers le haut du jour, le vent qui ne paraissait pas aussi violent à l'abri de la côte nord de l'île, sembla vouloir s'apaiser.

Abraham Martel ordonna à sa femme de lui préparer quelques provisions pour la traversée, tandis que lui et son jeune compagnon, Marcel Harvey, iraient voir à leur chaloupe et l'appareilleraient pour le départ, si la mer venait à se calmer.

Ils ne revinrent pas.

Les deux femmes ne tardèrent pas à s'inquiéter, et elles envoyèrent les deux aînés des garçons, Abraham et Luc, sur la pointe d'en bas pour observer s'ils ne verraient pas encore la chaloupe au large.

Les deux enfants revinrent une heure après et rassurèrent la famille en disant qu'ils avaient vu la chaloupe poussée par un grand

vent, il est vrai, mais déjà rendue aux trois-quarts de la traversée.

Les deux navigateurs ne devaient être absents qu'une journée; mais le lendemain s'écoula et le jour suivant sans amener leur retour. Déjà une vague inquiétude s'était répandue dans toute l'île.

Le troisième jour, qui était un dimanche, l'absence d'Abraham Martel et de Marcel Harvey fut le sujet de la conversation de tout le monde à la porte de l'église.

Joseph Harvey, père de Marcel, le même dont vous avez entendu vanter la belle voix, et qui fut maître-chanteur au chœur, pendant soixante ans, Joseph Harvey se décida à traverser au sud pour aller à la rencontre de son fils et d'Abraham Martel. Débarqué à la Rivière-Ouelle, il se rendit ne hâte chez le seigneur et s'informa si le message de M. Asselin avait été reçu. A sa grande consternation, il apprit qu'aucune nouvelle n'était venue de l'île; personne dans la paroisse n'avait eu connaissance des deux insulaires. Seulement, les jours précédents, une chaloupe avait été trouvée abandonnée sur le plein. D'après la description qu'on en fit, ce ne pouvait être que la chaloupe d'Abraham Martel.

Ici les détails du sinistre sont racontés de deux manières différentes; suivant une des versions, cette chaloupe aurait été aperçue désamarrée, flottant au gré du vent et de la marée. Un homme de l'endroit, du nom de Lamarre, qui pêchait à la ligne sur un rocher du rivage, prétendit avoir vu une embarcation montée par deux hommes qui cherchaient à abattre les voiles, et que l'instant d'après, ces deux hommes avaient disparu.

Selon l'autre version, les deux navigateurs seraient parvenus sains et saufs jusqu'au mouillage de la pointe de la Rivière-Ouelle. Leur chaloupe fut trouvée mouillée à l'ancre dans la Grande Mare, au fond de la pêche aux marsouins. Tout y était en ordre parfait; les voiles ferlées, les rames et les balestons rangés sur les bancs de chaque côté de la chaloupe, avec la symétrie qu'y mettent d'ordinaire les navigateurs avant de quitter leurs embarcations. Mais les deux hommes qui la montaient ne s'y trouvaient plus. Que leur était-il advenu? Comment ces deux infortunés s'étaient-ils noyés? On n'a jamais pu le savoir avec certitude.

On conjecture qu'ils auront voulu débarquer au commencement du mont, et qu'ils auront été entraînés par le courant. En cet endroit, la grève découvre, à mer basse, à une très-grande distance, et aussitôt que le mont commence à se former, l'eau envahit le rivage avec une prodigieuse rapidité. Quiconque à l'imprudence de vouloir alors gagner à pied la côte sans connaître les passes, s'expose à une mort certaine. C'est ce qui est arrivé probablement à Abraham Martel et à Marcel Harvey. Voyant que l'eau n'était pas profonde aux environs de leur chaloupe, ils auront cru qu'elle allait toujours en diminuant à mesure que l'on approche du rivage. Ils se seront engagés dans les mares où la marée s'engouffre, comme dans une dalle de moulin, et ils auront été emportés avant d'avoir eu le temps de gagner la grève ou de rejoindre leur chaloupe.

Quoi qu'il en soit de ces deux récits, la chaloupe d'Abraham Martel fut ramenée à l'île-aux-Coudres attachée derrière celle de Joseph Harvey. On peut se figurer la désolation des deux familles en apercevant cette chaloupe vide traînée à la remorque. Elles comprirent toute la triste réalité. Un long gémissement s'éleva de toutes les maisons de l'île, où la population ne forme qu'une même famille qui partage toutes les joies et toutes les tristesses.

Comme les corps des deux victimes n'avaient pas été retrouvés, on conserva une lueur d'espoir pendant quelques semaines. Le malheur est toujours prêt à se faire illusion.

Un grand nombre de navires remontaient le fleuve le jour du sinistre. Peut-être les naufragés avaient-ils été recueillis par un de ces navires. Une seconde chaloupe fut expédiée à Québec pour interroger les capitaines du port, mais aucun nouvel indice ne put être obtenu.

Pendant cet intervalle, on vit éclater un bel exemple de foi chrétienne qui fut un sujet d'édification pour tous nos insulaires.

Afin d'obtenir de Dieu que les corps des deux victimes fussent au moins trouvés et inhumés en terre sainte, la vieille mère d'Abraham Martel fit vœu de se rendre, pieds nus, à l'église pendant neuf jours; c'était une marche de deux grandes lieues. Chaque matin dès le petit jour, on voyait cette vénérable vieille, ses souliers sous le bras, descendre le long de la grève, traverser la pointe d'en bas par le chemin de la Roche Pleureuse et remonter ensuite toute la Côte de la Baleine. Avant d'entrer à l'église, elle remettait ses chaussures par respect pour le lieu saint, et, après avoir entendu la messe, elle reprenait le même chemin, toujours pieds nus comme elle était partie.

Jamais cette vénérable octogénaire ne se consola de la perte de son fils; elle emporta sa douleur avec elle dans la tombe.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(A continuer.)

MORT DU MAJOR VOYER

Nous empruntons à l'*Événement* de Québec les détails suivants sur cette douloureuse catastrophe:

L'ACCIDENT D'HIER (21 février).—Nous sommes en mesure de pouvoir donner les détails de l'accident arrivé à M. Voyer. Le capitaine LaRue était venu emprunter un pistolet au major Voyer, pour compléter un costume de brigand qu'il doit porter au prochain bal de Lord Dufferin.

Dans le cours de la conversation, le major montra au capt. LaRue un joli pistolet bijou qu'il lui assura convenable pour la circonstance.

L'à-propos vint sur l'accident arrivé à M. DeVaro il y a deux ou trois années. M. Voyer était assis dans son fauteuil. Il se mit à décrire dans quelles circonstances M. DeVaro avait été tué. Tout en parlant, il saisit sur son bureau un pistolet, et ne réfléchissant pas qu'il était chargé, il en dirigea le canon vers lui.

Le capt. LaRue ouvrait la bouche pour lui faire remarquer que l'arme était chargée, quand le coup partit. M. Voyer s'écria: "Oh! mon Dieu!" et s'affaissa sur le plancher. M. LaRue se précipita à son secours, mais le blessé se releva seul, sur le côté gauche, en disant:

"Laissez-moi ici et allez vite chercher un prêtre et un médecin."

M. Voyer a conservé sa connaissance entière, s'est confessé et a reçu l'Extrême-Onction. La balle a pénétré dans l'abdomen du côté dans la direction de bas en haut.

Quelques minutes après 9 hrs., hier soir (22 fév.), le major Voyer rendait le dernier soupir et son corps était transporté à sa résidence.

La nouvelle du résultat du tragique accident ne mit pas de temps à se répandre dans la ville; l'attention publique était pour ainsi dire exclusivement occupée par l'événement et suivait avec la plus profonde anxiété les progrès du mal chez le blessé.

Dès l'instant où le major fut atteint du coup de feu, il n'y eut plus de doute sur le résultat. Aussi c'est sans surprise, mais avec la plus grande douleur, que nous avons appris sa mort.

En pareilles circonstances, les commentaires sont inutiles; il ne s'agit que de prêter l'oreille un peu pour entendre dans toutes les rues et dans toutes les maisons les expressions de la plus grande sympathie à l'adresse du regretté défunt et de sa famille éplorée.

Comme officier public, comme citoyen, il avait l'estime et le respect de tous.

Parvenu, par un travail constant, une grande énergie, une activité infatigable, à se faire une position enviable, l'avenir était encore rempli de promesses pour lui.

Il a pu se féliciter en mourant d'avoir rendu service à ses concitoyens, en contribuant dans une mesure considérable à l'organisation de notre magnifique corps de police provinciale, en le mettant sur le pied le plus effectif, et d'avoir par-dessus tout à sa famille un nom honorable, la réputation du citoyen intègre et respecté, d'un mari dévoué et de l'homme du devoir.

Il a fait longtemps partie du 100^e régiment; prit part à la guerre de Crimée; de retour au Canada, il est entré dans la milice canadienne, où il s'est distingué en toute occasion.

Il a conservé jusqu'à la fin parfaite connaissance, et en donnant sa bénédiction à une charmante petite fille, l'aînée de ses enfants, il a rendu le dernier soupir.

Que sa jeune femme si cruellement éprouvée, mais si forte et si courageuse, et sa famille, veuillent bien accepter l'expression de nos plus sincères condoléances.

—Quel père oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère? —ERNEST LEGOYÉ.

—Rien de plus émouvant que de constater par ses regrets et ses admirations la brièveté de la vie humaine. —MME EDGAR QUINER.

—Les succès tardifs ont cela de particulier que, n'éveillant pas dans l'âme une ambition qui serait sans avenir, ils demeurent sérieux comme la vieillesse quand elle est sage. —LITTRÉ.

FAITS DIVERS

GLACE FLAMBANTE.—Une dépêche d'Hudson le 19 transmet l'étonnante nouvelle que voici: "Hier soir à 8½ heures, un incendie s'est manifesté dans les entrepôts à glace de la compagnie Knickerbocker, à Athens. Huit bâtiments et 40,000 tonnes de glace ont été consumés comme des allumettes. La perte est évaluée à \$325,000. La cause du sinistre est inconnue." C'est peut-être un cas de combustion spontanée.

TREMBLEMENT DE TERRE.—Une secousse très-distincte de tremblement de terre a été ressentie dimanche, à 8 heures du matin, à Monroe (Michigan). Les fidèles réunis dans l'église catholique de Sainte Mary ont été frappés de panique et se sont précipités au dehors dans la plus grande confusion. Toutefois, il n'est pas arrivé d'accidents. Bien que beaucoup de maisons aient été fortement ébranlées, on ne signale pas de dégâts.

—C'est à Saint-Etienne en France—et non en Belgique, ainsi que le câble l'a annoncé—qu'a eu lieu une terrible explosion de grisou.

Cent trente-cinq mineurs, y compris les blessés, ont été retirés du puits Jabin. Le feu s'est déclaré dans une section de galerie de 200 mètres. On a hermétiquement fermé, à l'aide de sacs pleins de terre glaise, les issues de cette galerie, où se trouvaient encore de nombreux cadavres.

Les funérailles des victimes ont eu lieu le 7 février.

On comptait 66 cercueils.

Au premier rang du convoi, on remarquait M. le général d'Abzac, représentant le président de la République.

Des souscriptions sont ouvertes dans toute la France.

GARROTTEUR GARROTÉ.—Le 10 février, vers 5 heures du matin, dit le *Courrier* de San Francisco, un nommé Dunne se voyait accosté près de la rue Harrison, par un garrotteur qui, en lui mettant un revolver sous le nez, lui demandait la bourse ou la vie.

Dunne, surpris et attaqué ainsi à l'improviste, ne put opposer aucune résistance; il s'exécuta en vidant ses poches. Mais, de retour en son domicile, il s'arma à son tour et partit en courant à la rencontre de son voleur que, par un heureux hasard, il retrouva appuyé contre la grille du Columbia Square.

Manceuvrant avec adresse, il parvint à se glisser sans être aperçu jusqu'à l'endroit où se tenait son individu. Puis se précipitant tout à coup le pistolet à la main, il lui ordonna de lever les bras au-dessus de sa tête en lui déclarant qu'au moindre mouvement il était mort!

Le garrotteur, surpris à son tour, s'exécuta sans mot dire, et Dunne se mit en devoir de fouiller dans ses poches où il trouva, en sus de l'argent qui lui avait été volé, huit belles pièces de 20 dollars ainsi qu'un magnifique revolver à manche d'ivoire.

Ayant ainsi désarmé et rançonné son voleur, il le laissa aller en liberté.

UN JUGE SOUS LES ROUES.—Nous lisons dans les journaux de Paris:

"Malgré toutes les mesures qui avaient été prises, malgré le soin avec lequel toutes les rues avoisinant l'Élysée avaient été barrées, un accident est arrivé rue Royale, au moment de la sortie du bal du président MacMahon.

"Un coupé qui venait de l'Élysée en débouchant à fond de train du faubourg Saint-Honoré, renversa un monsieur qui traversait la chaussée—et le propriétaire du coupé, loin de faire arrêter et de courir au secours du blessé, ordonna à son cocher de partir à fond de train. Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois; il fouetta ses chevaux et la voiture disparut.

"Il était près d'une heure du matin, les passants étaient rares, et comme les gardiens de la paix qui venaient relever leurs camarades n'étaient point encore sur le lieu de l'accident, le monsieur resta évanoui pendant deux ou trois minutes sur la chaussée, couvert de sang et de boue, les habits déchirés, bref dans un état pitoyable.

"Deux gardiens l'aperçurent, cependant, et le portèrent à la pharmacie Marcotte, faubourg Saint-Honoré, où le Dr. Lee, appelé aussitôt, lui prodigua les soins les plus empressés. "La victime de cet accident est un Canadien-Français, M. Routhier, juge de la cour supérieure de Québec, qui était venu avec sa femme passer quelque temps en France.

"M. Routhier avait une assez grave blessure à la tête et perdait beaucoup de sang. Le Dr. Lee arrêta l'hémorragie, et, après un premier pansement, fit transporter le blessé chez lui, 25, avenue Montaigne.

"Vous devez penser quel fut le désespoir de Mme Routhier, quand elle vit revenir son mari blessé.

"M. Routhier avait été passer la soirée à l'Opéra. Ne le voyant pas rentrer, la pauvre jeune femme, dans une mortelle inquiétude, se mit à son balcon.

"Au bout d'une demi-heure de terrible attente, elle aperçut son mari sur une civière portée par deux hommes. On a beaucoup craint les suites que pouvait avoir pour elle une si violente émotion.

"Quant à M. Routhier, son état, grave au début, s'est amélioré chaque jour, et, le 4 février, il était radicalement guéri. Il a donné ce soir-là, au cercle catholique du Luxembourg une intéressante conférence sur le Canada. Plus de huit cents personnes assistaient à la séance.

"Une véritable ovation a été faite à M. Routhier, dont la santé ne laisse plus rien à désirer.

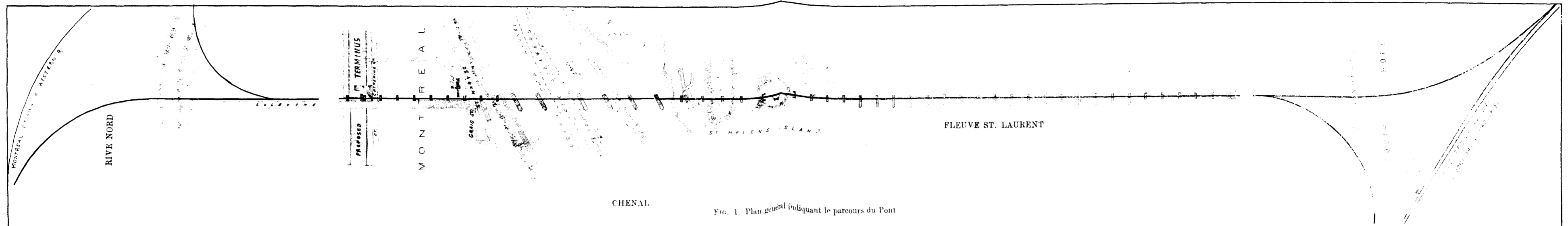


Fig. 1. Plan general indiquant le parcours du Pont

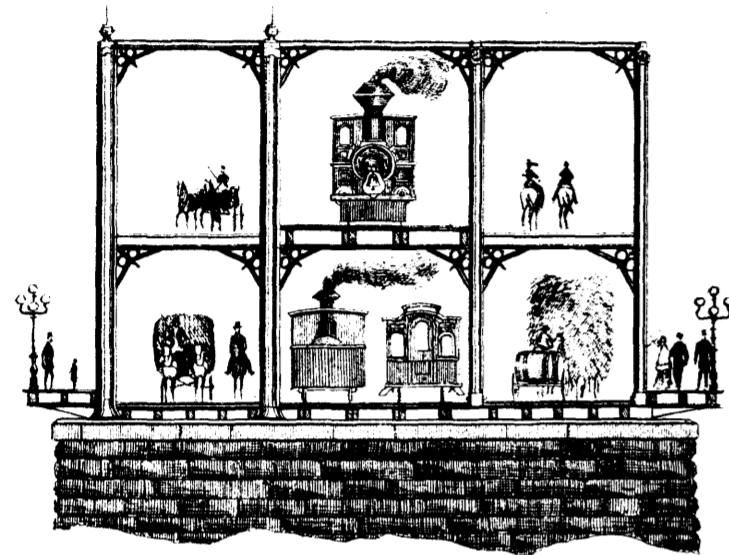


Fig. 2. Elevation transversale et section d'une arche de 300 pieds

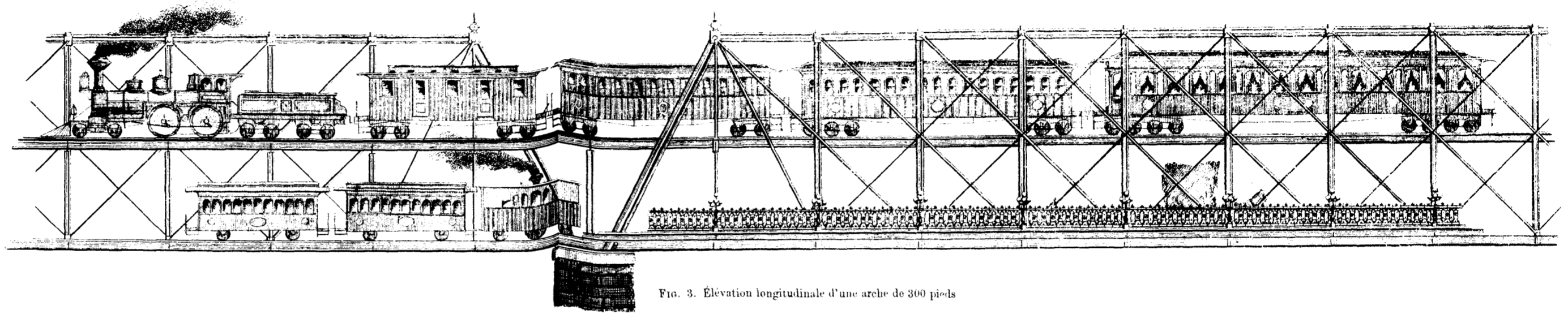
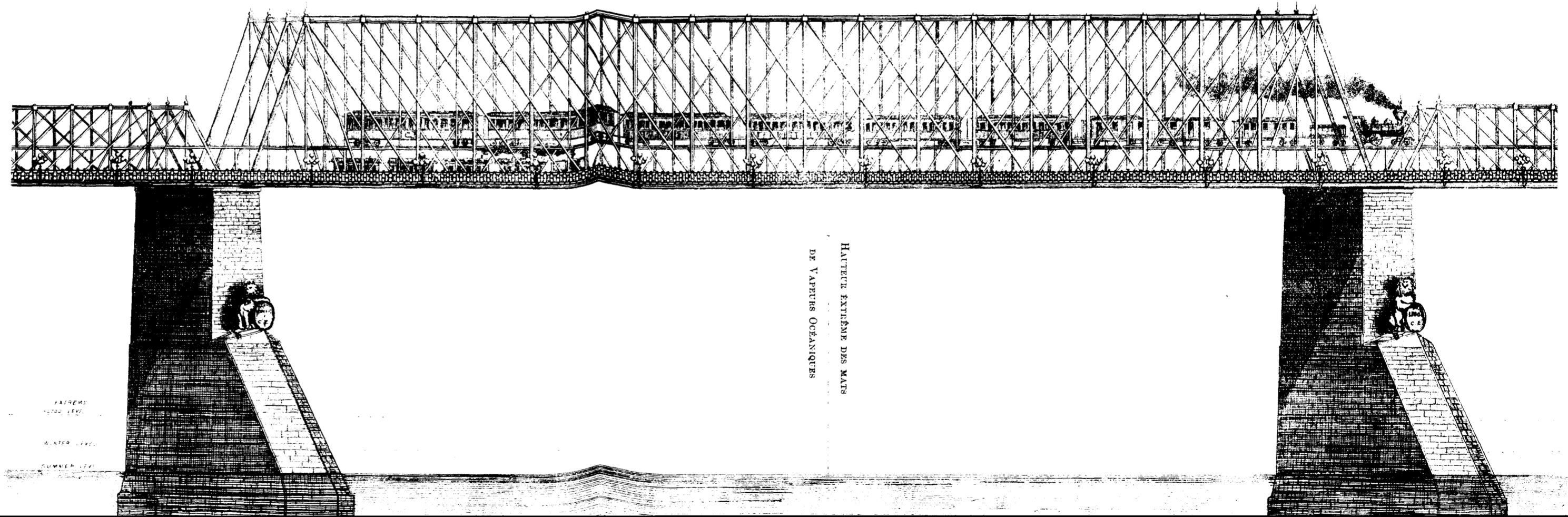
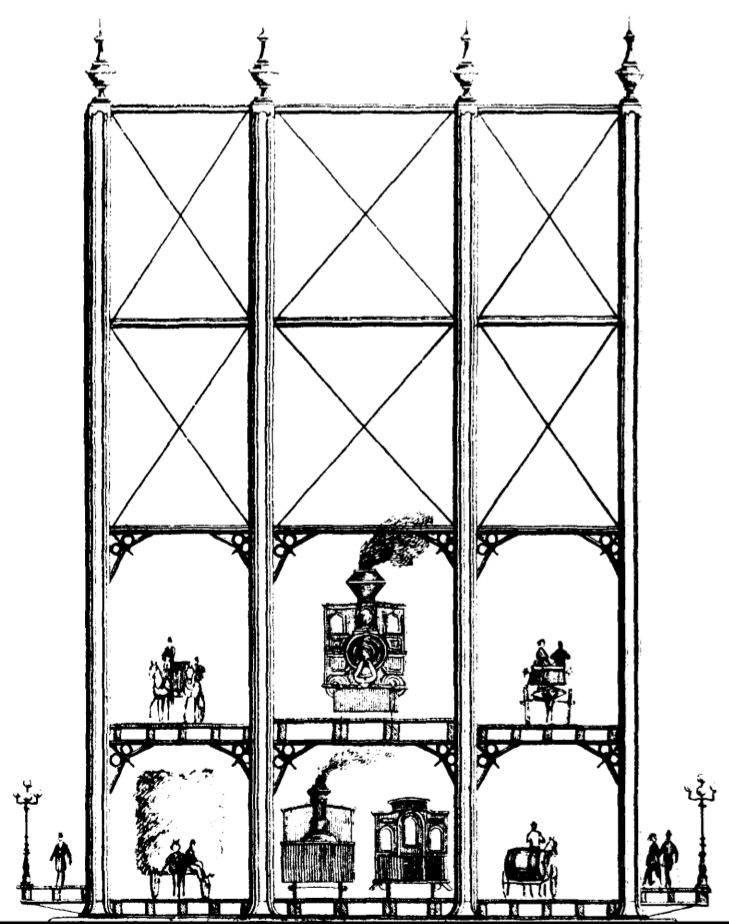


Fig. 3. Elevation longitudinale d'une arche de 300 pieds



HAUTEUR EXTREME DES MÂTS
DE VAPERS Océaniques

PREMIERE
150' 1/2'

DEUXIEME
150' 1/2'

TROISIEME
150' 1/2'

ÉTUDE HISTORIQUE

BIGOT ET SA COUR

II

Du voyage que M. le Général et M. l'Intendant faisaient tous les ans à Montréal, et de l'escorte dont ils s'entouraient. — Un galant intendant. — Course en traîneaux et soupers fins. — La Cour de M. Bigot.

Il était alors d'usage que le Gouverneur montât chaque année à Montréal dans le courant de janvier pour ne s'en revenir à Québec que dans le mois d'août. Entre autres affaires qui nécessitaient ce voyage, les principales concernaient l'administration des différents postes du roi dans les pays d'en haut : le choix des officiers et des soldats chargés de la défense des postes; les moyens et le prix de transport de ces troupes, des vivres et des munitions dont chaque fort devait être pourvu pour un an. Il fallait encore délivrer des congés à ceux des commerçants qui se présentaient pour aller y faire la traite, déterminer le nombre des engagés pour le service du roi et celui des négociants, afin de pouvoir constater tous les ans le juste nombre des habitants qui sortaient de la colonie. Il y avait encore à recevoir les députés des nations sauvages, qui venaient chaque année à Montréal apporter des présents en échange de ceux qu'on leur distribuait au nom du roi. Enfin, l'on profitait de ces entrevues pour faire aux différentes nations sauvages, les représentations et les réclamations concernant les possessions que nous avions chez elles, et l'on recevait de leurs députés les colliers qu'elles envoyaient pour la sûreté des engagements qu'elles prenaient avec nous.

Or, en l'année de grâce 1753, le Général, M. Duquesne de Menneville, ayant fixé son départ de Québec au 14 de janvier, M. l'Intendant s'offrit à l'accompagner jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, à lui donner à souper le même soir en cet endroit et à déjeuner le lendemain : proposition gracieuse qui fut de même acceptée. Pour la décence de son état, le Général avait coutume, en pareil cas, d'être accompagné de plusieurs officiers. Ceux dont il avait fait choix pour son escorte en ce voyage étaient : d'abord M. Duchesnay, son capitaine des gardes, et M. Merelle, son secrétaire; ensuite les capitaines de Saint-Ours, la Martinière, Morin et Péan, et MM. Saint-Laurent, le chevalier de la Roche et M. LeMercier, lieutenants; enfin ses domestiques et deux gardes.

« L'on pouvait, remarque Franquet, considérer cet arrangement à l'instar de la liste que fait le Roy pour les seigneurs de la cour qui doivent être du voyage de Marly. »

Il en était de M. l'Intendant comme du Général, il ne voyageait point seul, mais accompagné d'un certain nombre d'officiers qui lui formaient une petite cour. Et M. Bigot devait savoir rendre ces voyages fort agréables, à voir l'empressement que chacun mettait à s'y faire inviter. Cette fois-ci, les heureux élus étaient : en premier lieu le sieur Franquet, les capitaines Saint-Vincent, Dumont et Lanauillère, et M. de Repentigny, lieutenant.

Mais qu'on n'aille pas croire que M. Bigot ne s'entourât en voyage que d'admirateurs choisis parmi le sexe laid : certes, était-il trop galant pour cela ! Les belles dames du temps étaient aussi admises à lui faire escorte. De toutes les femmes de la suite du fastueux fonctionnaire, marchait au premier rang la reine des belles, Madame Péan; et puis venaient, étoilées de deuxième grandeur, Mesdames de Lotbinière, Marin, de Repentigny et du Linon.

Tout ce beau monde prit place, à dix heures du matin, deux à deux dans des *carrioles* traînées chacune par deux chevaux; ce qui, pour les maîtres seuls, faisait douze traîneaux.

Venaient ensuite les gardes de M. le Général et de l'Intendant, les domestiques, les bagages, la batterie de cuisine et la vaisselle de M. Bigot, le maître-d'hôtel, le cuisinier et ses aides; ce qui donne un surcroît d'au moins dix à douze voitures. Mais ces dernières n'étaient tirées que par un seul cheval.

Groupés sur la Place-d'Armes, entre le couvent des Récollets et la porte d'honneur du château Saint-Louis, plus de trente chevaux piaffaient d'impatience et, en secouant la tête, agitaient leurs colliers à grelots qui rendaient mille joyeux tintements. Enfin la voiture du Général se mit en mouvement et toutes les autres suivirent à la file. Le cortège défila par la rue et la porte Saint-Louis, au bruit d'une salve de coups de canon, et s'enfonça dans la campagne au milieu d'un nuage de *pourdrie*. Il faisait un grand froid, et la neige, chassée par un fort vent du sud-ouest, désolait les voituriers en leur fouettant la figure.

On arriva à la Pointe-aux-Trembles dans le courant de l'après-midi, sans aucun incident digne de remarque. L'on descendit au couvent des Sœurs de la Congrégation, à la porte duquel une vingtaine de miliciens formaient la haie pour faire honneur au Général. Cette garde y devait passer la nuit et ne se retirer que le lendemain, après le départ de M. Duquesne. La maison des Sœurs était assez grande, et le Général s'y fixa pendant que chacun allait chercher un logement dans les environs. Franquet et l'Intendant arrêtrèrent le leur chez le curé. Quant à sa cuisine, M. Bigot l'avait installée au couvent, dont les cheminées vomirent toute l'après-midi et toute la journée du lendemain, une fumée d'enfer.

A cinq heures du soir on se réunit chez le général où l'on soupa et joua avant de s'allier coucher. A dix heures, chacun avait regagné son gîte.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le général continua sa route avec les officiers qui l'accompagnaient. Cinq ou six *carrioles* précédaient la sienne pour battre les chemins. Après le départ du marquis, M. l'Intendant fut le remplacer au couvent et proposa à toute la compagnie d'y passer la journée, « ajoutant que son maître-d'hôtel s'était précautionné de vivres à cet effet, et que le lendemain l'on partirait après le diner. » Chacun y consentit avec joie. On y joua beaucoup, dit Franquet, et l'on y fut servi avec la même propreté et les mêmes attentions de la part de l'Intendant, que si l'on eût été à la ville.

Le 16, après avoir diné, ils remontaient tous en voiture sur les deux heures de l'après-midi, pour revenir à Québec. Le temps était beau et clair. Aussi ne s'arrêtèrent-ils qu'un instant chez le passeur du Cap-Rouge pour permettre aux dames qui souffraient du froid de s'y réchauffer. Arrivée en ville à cinq heures du soir, toute la joyeuse compagnie s'abattit chez madame Péan, dans sa maison de la rue Saint-Louis, où après avoir soupé *grandement*, l'on ne se sépara qu'à dix heures du soir. Pendant que sa femme faisait ainsi les honneurs de sa maison, ce bon capitaine galopait vers Montréal à la suite du Général.

Comme il l'avait promis au Gouverneur en le quittant à la Pointe-aux-Trembles, Bigot dut se préparer à le rejoindre à Montréal vers le milieu de février. Il était aussi d'usage que l'Intendant fit ce voyage tous les ans en hiver. Il allait y régler la fourniture des vivres aux postes des pays d'en haut, le choix des présents à faire aux différentes nations sauvages, suivant les mémoires et les états signés de la main du Général, et les frais de transport par canots de tous ces effets. Il devait encore y arrêter les dépenses d'une année à l'autre et constater l'état des magasins du roi. Habituellement, ce voyage ne se faisait qu'au commencement de mars. Mais il fut avancé cette année-là, eu égard aux arrangements considérables qu'il y avait à prendre pour le départ d'un parti qui, sous le commandement du capitaine Péan, devait aller s'emparer de la Belle-Rivière (l'Ohio), afin d'y arrêter l'envahissement des Anglais (1).

(1) Péan fut envoyé avec un détachement du côté de la Belle-Rivière. Le capitaine de Contrecoeur qui commandait en cet endroit, fit d'après les instructions données par Péan, bâtir au lieu où la Monongahéla (la Me-longueulée) se jette dans l'Ohio, un fort qu'il nomma Duquesne. C'est près de cet endroit que devait partir bientôt ce coup de fusil doublement fatal qui, en tuant M. de Villiers-Jumonville, allait déterminer cette longue série d'hostilités qui devait amener la chute de la domination française dans l'Amérique du Nord. Voyez les *Mémoires sur les affaires du Canada*.

Madame Daine, femme du lieutenant-général de la prévôté; madame Péan, mesdames de Lotbinière et de Repentigny, toutes deux mariées à des lieutenants, madame Marin, dont le mari était enseigne, et enfin madame du Linon, qui était la femme d'un négociant, composaient cette fois l'escorte féminine dont M. Bigot aimait à s'entourer. Messieurs Franquet, l'inspecteur des fortifications, St. Vincent et de Lanauillère, capitaines de la marine, Dumont, capitaine réformé, de Repentigny, et M. des Meloizes, qui était enseigne et proche parent de madame Péan, représentaient la partie masculine de cette aimable société qui entourait Bigot d'hommages intéressés. Le secrétaire de l'Intendant, Descheaux, et M. de Saint-Luc, capitaine de la garnison de Montréal, que des affaires avaient temporairement attiré à Québec, étaient aussi du voyage. En tout seize personnes — Franquet se trompe en en comptant seulement quinze — indépendamment du maître-d'hôtel, du hoqueton, des cuisiniers et des domestiques.

JOSEPH MARMETTE.

(A continuer.)

LE PARLEMENT FÉDÉRAL

Dans la séance du 17 février, l'hon. Mackenzie a présenté un bill pour détacher du territoire du Nord-Ouest une étendue considérable de terrain, qui sera adjoint au gouvernement de Manitoba, sans cependant faire partie de cette province. En voici la désignation :

Toute cette partie des territoires du Nord-Ouest qui est bornée comme suit, savoir :

Commencant à la frontière occidentale de la province d'Ontario sur la ligne frontière internationale qui divise le Canada des Etats-Unis d'Amérique; de là, à l'ouest en suivant la dite ligne frontière internationale jusqu'à la frontière orientale de la province de Manitoba; de là franc nord en suivant la dite frontière orientale de Manitoba jusqu'à l'encoignure nord-est de cette province; de la franc ouest en suivant la frontière nord de la dite province jusqu'à l'intersection de la rive occidentale du lac Manitoba par la dite frontière; de là au nord en suivant la rive occidentale du dit lac jusqu'à l'extrémité Est du portage partant du dit lac et le reliant à l'extrémité sud du lac Winnipegosis, connu sous le nom de "Portage de la Prairie"; de là à l'ouest en suivant le sentier du dit portage jusqu'à son extrémité occidentale, qui se trouve sur la rive orientale du dit lac Winnipegosis; de là au nord en suivant la rive orientale du dit lac jusqu'à l'extrémité sud du portage qui part de la tête du dit lac et aboutit au lac des Cèdres, connu sous le nom de "portage des Cèdres" ou "Mousseux"; de là au nord en suivant le sentier du dit portage jusqu'à son extrémité nord sur la rive du lac des Cèdres; de là franc nord jusqu'aux limites nord du Canada; de là à l'est en suivant les dites limites du Canada jusqu'à l'extrémité nord de la Baie-d'Hudson; de là au sud en suivant la rive occidentale de la Baie-d'Hudson jusqu'à l'endroit où elle serait croisée par une ligne tirée franc nord à partir du point du départ; et de là au sud, sur la ligne en dernier lieu mentionnée, jusqu'au point de départ.

L'hon. M. Mitchell a proposé une adresse demandant la production des correspondances entre les gouvernements impérial et fédéral, au sujet de la marine, son but étant d'établir des faits qui démontrent que les vaisseaux canadiens se trouvent lésés par les règlements qui gouvernent le chargement dans les ports anglais, et d'apporter un remède à cette cause de plainte.

L'hon. M. Smith, ministre de la marine, ne s'y opposant pas, soutenant au contraire la motion de son prédécesseur, l'adresse est votée.

Les débats sur la motion de M. Mills furent continués le 18, et après une longue discussion, le comité fut nommé, après, cependant, qu'un amendement eut été adopté, substituant les mots "industriel et commercial" au mot "financier" de la motion telle que présentée par M. Mills.

Le 23 février, l'hon. John Hillyard Cameron présenta deux bills relatifs à la procédure et à la loi criminelles. L'hon. M. Blake, un bill au sujet des enquêtes dans les contestations d'élections.

24 fév. — M. Masson se plaint que le *Hausard* n'est pas encore traduit en français.

M. Mackay, du Cap-Breton, voudrait que le gouvernement impose des droits sur le charbon importé des Etats-Unis, afin de favoriser les mines de la Nouvelle-Ecosse. Ontario, dit-il, se sert presque exclusivement de charbon américain. (Ce brave monsieur oublie que l'antracite, dont il se fait une si grande consommation dans Ontario et Québec, ne se trouve pas dans la Nouvelle-Ecosse, et que le grever de droits ne servirait aucunement les mines des provinces maritimes.)

Vendredi, le 25 février, l'honorable ministre des finances, M. Cartwright, a présenté son budget.

Notre espace ne nous permet pas d'analyser son discours en entier; nous ne pouvons qu'en indiquer les traits les plus saillants, et en extraire quelques chiffres importants. M. Cartwright, tout en admettant la sévérité de la crise commerciale, la croit plutôt locale que générale. Il espère bien nous la voir traverser sains et saufs.

Le revenu total pendant l'année terminée le 30 juin 1875, se monte à \$21,618,750, et les dépenses pendant la même période, \$23,713,071, laissant une balance de \$935,644. Les importations totales pendant l'année finissant le 30 juin 1874 se sont élevées à \$127,404,169, tandis que celles de l'année qui vient de s'écouler ne se sont élevées qu'à \$119,618,657, ce qui fait une diminution sur les importations de l'année dernière, de \$7,785,512.

Les exportations pendant l'année 1873-74 se sont montées à \$89,351,928, et pendant l'année qui vient de finir, à \$77,886,979, ce qui accuse une diminution de \$11,464,949.

En 1873-74, nous avons dépensé une somme de \$23,316,000; en 1874-75, nos dépenses se sont élevées à \$23,713,051.

M. Cartwright considère qu'une des causes les plus importantes de la crise est l'excès des importations. A l'appui de cette opinion, il donne le tableau suivant qui montre que les importations entrées pour la consommation ont augmenté comme suit :

\$87,000,000, en 1891; \$107,000,000 en 1872; \$127,000,000 en 1873. Elles sont restées stationnaires pendant un an, et, l'année dernière, elles ont été réduites à \$119,000,000. Nous voyons que, pendant la même période, les comptes de banque se sont élevés de 48 ou 50 millions de piastres en 1869; \$61,000,000 en 1870; \$70,000,000 en 1871; \$102,000,000 en 1872; \$116,000,000 en 1873, et \$130,000,000 en 1874. Ils semblent être restés stationnaires depuis.

La diminution dans le commerce du bois, l'imprudence des banques, et le manque de capitaux et d'intelligence chez un certain nombre de ceux qui se sont lancés dans l'industrie; voilà encore autant de causes auxquelles M. Cartwright attribue la crise.

M. Cartwright propose d'équilibrer le revenu et les dépenses, non en augmentant les impôts qui seraient de nature à favoriser l'industrie, mais en réduisant plusieurs items de dépenses. Ainsi, il diminue les dépenses des travaux publics à compte du revenu, de... \$1,701,200 Il réduit le service océanique et ri-

verain de.....	\$ 171,847
Les phares et service côtier.....	146,750
Exploration des frontières.....	100,000
Terres de la confédération.....	170,000
Le gouvernement civil.....	17,253
Police de la confédération.....	10,000
Immigration et quarantaine.....	192,760
Pénitenciers.....	25,959
Arts, agriculture et statistiques...	156,680
La milice.....	395,848

Ce qui ferait une réduction totale de \$3,098,290 sur les dépenses payées à même le revenu.

Voici maintenant le revenu que l'hon. ministre s'attend à réaliser: des domaines, \$13,500,000; de l'accise, \$5,500,000; des estampilles, \$250,000; des postes, \$1,100,000; des travaux publics, \$1,700,000; de sources diverses, \$1,200,000. Ce qui porte les recettes totales à \$23,250,000 contre une estimation des dépenses un peu moindre que ce montant.

M. Cartwright combat l'idée qu'un pays puisse devenir prospère par acte de parlement, et tout en admettant que les arguments des protectionnistes sont excellents, il déclare que le gouvernement ne peut consentir à grever de taxes dix-neuf vingtièmes de la population, pour que l'autre vingtième s'enrichisse. Il parle longuement sur ce thème, citant les arguments des libre-échangistes.

A la séance du soir, le Dr. Tupper fait des commentaires sur le discours de M. Cartwright et son budget; il accuse le ministre des finances de s'être trompé dans ses estimés de l'an dernier sur le revenu, les dépenses et la condition de la Puissance; d'avoir annoncé un déficit qui n'existait pas, et d'avoir ajouté \$3,000,000 de taxes sans nécessité; d'avoir troublé le commerce par sa politique, etc. Il blâme aussi le gouvernement d'avoir abandonné la construction du chemin de fer du Pacifique, tel que projeté par le ministre Cartier-Macdonald, par lequel des millions d'argent étranger auraient été dépensés en Canada, des milliers d'ouvriers employés, et un chemin facile ouvert aux prairies fertiles du Nord-Ouest. Il attribue en partie la dépression du commerce, et la difficulté d'obtenir des emprunts en Angleterre pour le chemin de fer de Colonisation et autres entreprises canadiennes, au discrédit jeté sur nos finances par les discours et la politique de M. Cartwright. Il accuse aussi le gouvernement d'être responsable du tort fait par les lettres de M. Potter, président du Grand-Tronc, parce que le ministre maintient M. Brydges (qui est l'auteur premier des allégés de M. Potter) dans une position officielle très-importante. Enfin, l'engagement contracté par le gouvernement de construire le chemin de fer du Pacifique dans 15 ans, à même les revenus ordinaires du Canada; l'emprunt de \$20,000,000 effectué sans nécessité; le projet de traité de réciprocité pour négocier lequel l'hon. George Brown fut envoyé à Washington, et plusieurs autres sujets furent passés en revue par l'orateur.

Nous rencontrons souvent chez un adversaire les qualités que nous souhaiterions les plus chez notre ami. — LOUIS DÉRÈRE.

PÉLERINAGE DU MANS A N. D. DE LOURDES.

La dévotion à Notre-Dame de Lourdes est tellement répandue dans tout le Canada, et surtout à Montréal, où s'achève un beau monument élevé en l'honneur de la très-sainte Vierge, sous ce titre, par la piété des fidèles, que nous avons pensé leur faire plaisir en reproduisant dans L'OPINION PUBLIQUE la narration d'un pèlerinage au sanctuaire de Lourdes. Cette narration, d'ailleurs très-intéressante, est écrite par un compatriote, M. Napoléon Bruchési, jeune ecclésiastique de Montréal, qui étudie en Europe, et se trouvant au Mans lors de ce pèlerinage, en fit partie et publia ses impressions dans le Journal du Mans. Nous devons des remerciements au père de ce jeune lévite, M. Paul Bruchési, de la rue St. Joseph, de nous avoir donné l'occasion de reproduire la lettre de son fils.

Le Mans, 23 septembre 1875.

Monsieur le rédacteur,

Les pèlerins du Mans reviennent de Lourdes, l'âme émue et joyeuse; et malgré les mille petites incommodités du voyage, tous, je ne crains pas de l'assurer, conserveront de ces quelques jours, hélas! envolés si vite, un souvenir qui sera immortel comme leur amour et leur reconnaissance.

Comme Sa Grandeur Monseigneur d'Outremont l'avait si bien dit dimanche soir, "on sent là-bas, devant cette grotte bénie de Lourdes, quelque chose qui n'est pas de la terre."

Le récit de cette pieuse excursion aura quelque intérêt pour vos lecteurs.

Ce que je vous écris n'est pas autre chose que ce que tout pèlerin raconte en ce moment au sein de sa famille.

Nous sommes à la gare; il est bientôt huit heures du matin. Treize cents voyageurs, accourus de tous les points du diocèse, sont montés dans les wagons et attendent le moment du départ. Petits-fils des vaillants croisés, ils ont comme eux leur poitrine décorée de la croix.

Ce n'est pas un tombeau il est vrai, mais de bien grandes choses pourtant qu'ils vont conquérir aux pieds de Marie: pour leur patrie, le bonheur et "la foi des anciens jours;" pour l'Eglise catholique, la paix et la liberté.

Quelques pauvres malades, pleins de confiance et d'espoir, vont y chercher la santé et la vie.

Monseigneur, la figure souriante comme toujours, parcourt tous les wagons en bénissant ses enfants et en leur souhaitant "un bon voyage."

Quelques instants encore, et la vapeur nous emporte. Sœur inséparable de la piété et de la foi, la plus franche gaieté règne partout; mais aux conversations profanes ont succédé les entretiens de la terre avec le ciel.

On récite le chapelet; puis on chante, en l'honneur de la Vierge, ces cantiques que le cœur a dictés, et qui ne peuvent avoir d'autre interprète que le cœur.

A tes pieds, Vierge immaculée. Tu vois tes enfants accourir. Par ton sourire consolée. La France ne saurait périr.

Non, la France ne périra pas; car, malgré ses malheurs et ses fautes, elle aime encore, elle aime beaucoup; et un peuple ne meurt que lorsqu'il n'aime plus.

Le nombre des pèlerins s'accroît sur la route; les chants ne cessent pas de se faire entendre jusqu'au soir. Avec la nuit vient le repos que chacun prit comme il put. Le pèlerin n'est pas touriste, il n'a pas comme lui toutes les commodités désirables; du reste, le bonheur ne semble-t-il pas plus doux quand il a été acheté par la privation et le sacrifice?

La première lumière du jour nous mit sous les yeux les sites enchanteurs du midi. Les Pyrénées se montrèrent avec leurs pics majestueux et leurs sommets couverts de neiges. Bientôt nous fûmes en présence de cette petite ville naguère sans célébrité aucune; n'offrant à la curiosité du voyageur que son aspect sauvage, son Gave rapide, et les superbes montagnes qui l'entourent; mais devenue aujourd'hui, par un privilège du Ciel, la ville de la Reine des Anges, la ville des miracles et des prodiges, la ville où neissent plus d'accourir la foi, la pauvreté, la piété, la souffrance et l'amour. Lourdes et la Vierge furent saluées au chant du *Salve Regina*.

Les pèlerins descendirent. Ils trouvèrent déjà arrivés un grand nombre d'autres frères venus comme eux de différents diocèses de France.

Monseigneur se rendit à la Grotte et célébra le saint sacrifice dans ce petit temple de pierre où tout redit la gloire, la puissance et la bonté de Marie. Là, dans ce lieu même où la Vierge s'est si souvent montrée à l'humble Bernadette, nous avons vu la foi dans ce qu'elle a de plus naïf et de plus fervent. Cette foule baisant avec respect les roches bénies de Massabielle; ces cierges qui ne cessent pas de brûler; ces nombreuses bannières suspendues au-dessus de l'autel par l'amour reconnaissant; ces lettres écrites à Marie et déposées à l'intérieur de la grotte, toutes ces choses ont fait naître en nous, qui visitons ces lieux pour la première fois, des impressions bien douces qui ne s'effaceront jamais.

Plusieurs pèlerins profitèrent de l'occasion qui leur était offerte d'aller en même temps

visiter le pieux sanctuaire de Notre-Dame de Bétharran.

Mais le temps pressait: après un regard d'amour et un salut comme prière à la Vierge et au divin martyr du Calvaire, il fallut revenir à Lourdes au bruit des ondes sonores du Gave et à la vue du riche panorama que nous présentent ses rives.

A quatre heures commença la cérémonie du soir. Les pèlerins, réunis dans l'église paroissiale de Lourdes, se mirent en procession dans l'ordre qui avait été indiqué pour se rendre à l'église de la Grotte. Monseigneur ferma la marche, bénissant, à l'exemple du divin Maître, tous ceux qui se pressaient sur son passage; souriant à tous, mais accordant surtout "à l'enfance et à la jeunesse qu'il aime tant," un regard spécial commandé par son cœur.

Durant toute la procession, ce ne furent encore que chants et que prières, choses toujours nouvelles comme l'amour dont elles sont l'expression.

Quand Monseigneur fut entré dans le sanctuaire, le Révérend Père de Rochemonteix monta en chaire et prononça un sermon dont nous nous voyons obligés de ne rapporter que quelques idées.

Laissant à Sa Grandeur de parler des bontés de Marie, l'éminent prédicateur choisit pour sujet de son discours: la lutte livrée de notre temps entre le mal et le bien, la révolution et la Foi.

Qu'a fait la révolution? Qu'a fait le Catholicisme?

Un jour, un homme que l'impunité du dix-huitième siècle regardait comme son héros, disait au milieu de son orgueilleux délire: "Dans vingt ans le Christ aura beau jeu." Et vingt ans après, jour pour jour, Voltaire, étendu sur un lit de douleur, souffrait de cette maladie qui devait bientôt le conduire à la tombe.

Voltaire a survécu dans la personne de ses disciples; et il y a quelques années à peine, dans une assemblée célèbre, était prononcée la parole suivante: "Le Catholicisme est mort!" Cette parole n'était que la conclusion d'une prétendue victoire sur le Christ.

En effet, il existe sur la terre deux royaumes dont l'un, par son origine, ses moyens et sa fin, est à une distance infinie de l'autre. Il est dans le monde, mais il n'est pas de ce monde, il s'appelle le royaume de Jésus-Christ, l'Eglise. — L'autre royaume est la société civile. Ils sont faits pour être unis; leur séparation, regardée aujourd'hui comme un progrès, n'en reste pas moins une chimère. Ils se tiennent, et toute révolution religieuse sera infailliblement suivie des autres révolutions sociales, politiques et morales; le nier, c'est nier l'histoire, c'est ne pas vouloir se rendre à la fatale logique des choses.

Mais pour opérer une révolution en religion, il faut s'attaquer à Jésus-Christ lui-même et à ses dogmes. Une fois Jésus-Christ éliminé de la scène, l'impunité triomphera. Elle a donc renié Jésus-Christ, traité toute croyance de vaine chimère. Elle a remplacé le culte de Dieu par le culte de la raison. Elle a élevé l'homme au-dessus de lui-même, elle n'a rien respecté de ce qui était sacré. Après cela, elle a enseigné et agit, pour multiplier le nombre de ses adeptes, et insultant au Dieu qu'elle croyait avoir vaincu, elle a semblé lui dire avec sarcasme, comme autrefois les Juifs: "Vah... descende de cruce."

Mais le Catholicisme a relevé la tête pour rétablir le règne du Christ.

On est fort quand on combat pour un Dieu. La révolution avait enseigné et agit. Elle avait dit: "C'est la jeunesse qu'il faut corrompre et séduire." Le Catholicisme enseigna aussi, car il savait que c'est par l'enseignement et l'éducation que doit se préparer la France de l'avenir.

Il a agit, et maintenant le voilà devenu une véritable et forte puissance. Hier, il devait se cacher; aujourd'hui, il se montre au grand jour. Les pèlerinages sont des manifestations non équivoques de la foi; un signe que le catholicisme vit de la vie même que lui a donnée Jésus-Christ.

Mais pourtant la lutte se prolonge.

A ces deux moyens de l'enseignement et de l'action, il faut joindre celui de la prière. La révolution se rit de ce moyen, nous, nous prions.

Où, j'ai senti, dit le poète par la bouche de Charlemagne,

..... "dans ma rude carrière Que l'arme la meilleure est encor la prière."

"Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie que nous prions au pied de cet autel!"

Le R. Père descendit de chaire après avoir exprimé avec éloquence les plus beaux sentiments de patriotisme religieux. Monseigneur lui succéda pour lire la dépêche suivante qu'il avait reçue de Rome, en réponse à un télégramme envoyé la veille:

"Le Saint-Père remercie et bénit Votre Grandeur, et tous les pèlerins de votre diocèse réunis à Lourdes."

Après le salut, toutes les bougies furent allumées, et l'on se dirigea vers la Grotte en chantant des cantiques. Le plus magnifique spectacle nous fut alors donné. Au pied de la Grotte se trouvait, selon la parole de Monseigneur, "un océan de lumières," et l'on voyait descendre du haut des Roches Massabielle "comme des fleuves de lumières qui venaient se jeter dans l'Océan, pour ne former avec lui qu'une seule et immense mer."

C'est dans ces moments d'enthousiasme et de ferveur que l'on comprend quelque peu la grandeur et la beauté de notre religion, et que l'on plaint ceux qui ne croient pas et ne veulent pas croire.

Monseigneur l'archevêque de Tours se trouvait alors dans la grotte. Sur sa demande, monseigneur d'Outremont monta en chaire, et prononça une de ces allocutions qui sortent tout naturellement d'un cœur aussi tendre et aussi aimant que le sien.

Après avoir montré que tout nous vient de Dieu par Marie, il pria et fit prier à haute voix. Je suis heureux de le dire, l'immortel Vieillard du Vatican n'a pas été oublié. Que de fois son nom n'est-il pas venu là-bas se placer sur les lèvres de ses enfants! Pouvait-il en être autrement à l'égard de ce Père aimant et persécuté, de ce Pontife qui s'appelle le Pape de l'Immaculée Conception!

Après la bénédiction de Mgr. l'archevêque de Tours, les pèlerins retournèrent à la ville. Mais durant toute la nuit, la grotte ne resta pas déserte un seul instant. Pour nous, nous avons eu le bonheur de passer la nuit dans la maison même que Bernadette habitait autrefois.

L'humble enfant d'alors vit aujourd'hui cachée à Nevers, elle est sœur de charité. Nous avons lu deux lettres qu'elle a envoyées de son cloître à sa sœur Marie. Son style est celui d'une âme simple, pure, mais aussi élevée. Nous en reproduisons quelques passages:

"Ma bonne Marie,

"J'ai appris avec plaisir que ta santé était bonne, ainsi que celle de ta petite fille. Je demande à N.-S. et à la très-sainte Vierge de vouloir bien nous conserver cette chère enfant que j'aime beaucoup. Cependant, Marie, je préférerais mille fois apprendre sa mort que d'apprendre plus tard qu'elle n'est pas une bonne chrétienne.

"Vous voyez le soin que vous devez apporter à bien élever cette chère enfant. Aussitôt qu'elle pourra, apprendez-lui à connaître et à aimer le bon Dieu et la T.-S. Vierge; à vous respecter, et à avoir une grande horreur pour le mal.

"C'est ainsi que vous vous acquitterez de votre devoir de père et de mère.

"N'oubliez pas que N.-S. un jour vous demandera compte de cette chère âme. . . .

"Mes enfants, aimez bien le bon Dieu, c'est le plus grand bonheur que nous puissions avoir sur cette terre, le seul qui nous rendra heureux au ciel. . . .

"Ne m'oubliez pas dans vos prières chaque fois que vous irez à ma chère grotte. . . ."

L'autre lettre est datée du 4 juillet dernier:

"Ma chère Marie,

"Je suis vivement inquiète à ton sujet. Il paraît que le Gave a débordé. Il me tarde de savoir si l'eau a fait beaucoup de mal à la grotte et aux moulins qui se trouvent sur les bords du Gave. . . . Ma cousine Jeanne m'a écrit de la Trappe. Je suis bien inquiète pour elle qui se trouve tout près de Toulouse, où l'inondation a fait des ravages épouvantables. . . . Le bon Dieu nous châtie, mais toujours en père. Les rues de Paris ont été arrosées par le sang d'un grand nombre de victimes, et cela n'a pas suffi pour toucher les cœurs endurcis dans le mal. Il a fallu encore que les rues du Midi fussent, elles aussi, lavées et qu'elles eussent leurs victimes. Mon Dieu! que l'homme est aveugle, s'il n'ouvre son cœur à la lumière de la foi, après des malheurs si terribles! O mon Dieu! pardonnez-nous, et faites-nous miséricorde! . . ."

Ces lignes n'ont pas besoin de commentaires. Nous poursuivons notre récit.

Le jour du 22 se leva comme la veille, brillant et radieux. Après la messe et un touchant discours de Monseigneur, plusieurs pèlerins retournèrent à la grotte.

Soudain des cris de joie se font entendre, la foule émue se presse; on entonne le *Magnificat*. Un miracle vient d'avoir lieu. Une pauvre paralytique de Milhan ne marchait pas depuis dix-huit ans. Nous avons le témoignage irrécusable de ses amies et de ses voisins.

Déjà venue à Lourdes, elle était retournée chez elle sans être guérie, objet de dérision pour les incrédules et les protestants de l'Aveyron. La foi n'a pas pour cela faibli dans son cœur. De nouveau cette année elle se joint aux pèlerins de Rodez, conduite par la confiance, l'amour paternel et la charité. Elle part de Milhan, encouragée par les uns et raillée par les autres.

Arrivée à Lourdes, elle est portée par son père à la piscine. Quinze fois, nous a-t-on dit, elle est plongée dans cette eau merveilleuse de la grotte, et la voilà subitement guérie. Elle marche et se jette à genoux pour remercier sa bienfaitrice. Tout le monde veut la voir et la féliciter. Elle, retirée à l'intérieur de la grotte, la figure calme et sereine, elle prie et rend grâces.

En rentrant à Milhan, elle doit porter elle-même la bannière. Nous souhaitons à ceux qui la connaissent et qui ne croient pas aux miracles, de se trouver sur son passage.

Nous avons recueilli les quelques détails que nous venons de donner à Lourdes même, auprès des personnes que nous avons vues. D'autres détails plus authentiques ne tarderont pas sans doute à nous venir de Milhan. Mais, pour nous, il y a une chose certaine, c'est qu'un véritable miracle vient d'arriver à Lourdes; que le doigt de Marie est là; que refuser de le croire, c'est ne pas se rendre à l'évidence et agir contre sa raison.

Il fait bon d'être à Lourdes; il fait bon de prier devant la grotte. Mais enfin l'heure du départ arrive.

Vers une heure de l'après-midi, Monseigneur

et les pèlerins réunis dans l'église descendent les roches Massabielle dans le même ordre que la veille en chantant le *Te Deum*.

C'est le moment des adieux. On chante encore, on se prosterne, on prie pour Rome et la France; on baise avec amour les rochers de la grotte, et l'on se sépare après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur et avoir dit à la vierge de Lourdes: "Au revoir!"

Quelque temps après, nous étions en route. Monseigneur était allé par le premier train; une délicate attention le fit revenir par le second.

Lourdes disparut bientôt avec ses montagnes, son torrent et son sanctuaire béni.

Les pèlerins, après vingt-trois heures de route, nous pouvons dire de fatigue, devaient être de retour au Mans, pour redire à leurs amis combien Marie est bonne, combien la Foi est belle, combien la France sait aimer.

Pourtant, nous le savons, il en est qui riront de cette grande manifestation religieuse. Ils trouveront absurde que des hommes sensés aillent "s'agenouiller devant une statue."

Pour nous, qui écrivons ces lignes, nous leur demandons d'aller une seule fois à Lourdes, et nous les défions de s'en revenir le cœur froid.

Nous les défions de nier qu'il y a à cette grotte quelque chose de mystérieux et de divin.

Nous ne sommes pas Français, mais nous aimons la France parce qu'elle est notre Mère-Patrie. De l'autre côté de l'Atlantique, sur un petit coin de terre qui s'appelle *Ville-Marie* (Montréal), s'élève un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

On sait là-bas que la France est religieuse; on croit que dans sa foi se trouve le secret de son bonheur et de sa gloire; que Français et Catholiques sont deux mots qui ne peuvent se séparer jamais.

Attendons; si des épreuves sont encore réservées à la France, un grand triomphe l'attend aussi. Et ce triomphe s'obtiendra par l'amour, la prière et la foi.

"O Marie! ô Mère chérie! Garde aux cœurs des Français la foi des anciens jours. Qu'il monte jusqu'au ciel le cri de la patrie: Catholiques et Français toujours."

Agréé, monsieur le rédacteur, etc.

N. P. BRUCHÉSI.

NÉCROLOGIE

Dimanche, le 20 février, Félix-Jacques Sincennes, écrivain de cette ville, est mort après une maladie de quelques mois. Nous avons publié son portrait et sa biographie dans *L'Opinion Publique* du 29 avril 1875. Nous y renvoyons nos lecteurs pour des détails sur sa vie. Son enterrement eut lieu le 24 février.

Le long et silencieux convoi qui suivait le char funéraire prouvait combien était estimé et respecté le défunt.

Toutes les classes de la société y étaient représentées, et tous déplorait la perte d'un homme qui, par ses propres talents et son industrie, s'était fait la belle position qu'il occupait lorsque la mort impitoyable est venue l'enlever à l'affection de ses parents et amis.

Les porteurs des coins du drap étaient MM. W. McNaughton, Maurice Cuvillier, J. B. Lamere, M. O'Brien, T. Caverhill et M. McCarthy, de Sorel.

Le Rév. M. Sentaine, curé de St. Jacques, fit la levée du corps, et un magnifique service, avec accompagnement d'orgue, fut chanté par Sa Grandeur Mgr. Fabre.

Un très-grand nombre de dames, amies de la famille, remplissaient la vaste nef de l'église St. Jacques qui était toute tendue de noir.

NOTRE TABLE

Nous venons de recevoir les opuscules suivants:

MOIS DE SAINT JOSEPH, contenant diverses prières et méditations sur St. Joseph. Nouvelle édition, avec la notice sur la vertu miraculeuse du cordon de St. Joseph; 1 vol. in-32 de 270 pages, publié avec l'approbation de Mgr. de Montréal. Reliure en toile, 25 cents.—Montréal: J. B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue St. Vincent.

LE CHANSONNIER DES ÉCOLES: Recueil de romances choisies, à l'usage des écoles, académies, etc., ouvrage autorisé par M.M. les commissaires d'écoles catholiques romains de la cité de Montréal, pour les écoles sous leur contrôle. Prix: 25 cents. Montréal: A. J. Boucher, éditeur, 252, rue Notre-Dame.

Ce joli petit recueil contient 4 pages de gammes et d'exercices, 14 chansons en français et 12 en anglais, toutes bien choisies. Ce livre devrait trouver sa place non-seulement dans les écoles, mais aussi dans les familles.

Nous venons aussi de recevoir le No. 6 du vol. 2 de *L'Amphion*, publié au Détroit, Michigan, par Roc Stephens. C'est une publication littéraire et musicale qui nous paraît très-bien conduite. Ce numéro contient un portrait de Carlotta Patti; *Pae Maria* de Franz Abt; une chanson comique, *U. S. Mail*, par L. H. Thomas, et une marche, *Drum Taps*, par Macy.

— Il est des âmes qui semblent d'argile: la prospérité les dessèche et les soulève, tandis que l'adversité les abat et les détrempe; si bien que cela ne fait jamais que de la poussière ou de la boue.



Ce que conseil et Ned Land voyait à travers le vitrail du *Nautilus*



Paysage sous-marin de l'île Crespo (Vingt mille lieues sous les mers)



LE CENTENAIRE AMÉRICAIN : PAYSAGE SUR LE SCHUYLKILL, PRÈS DE PHILADELPHIE

NOUVELLES GÉNÉRALES

Liverpool, 17.—Le steamer *City of Brooklyn*, qui est arrivé ici, rapporte avoir passé en mer un vaisseau en flammes, à 150 milles au sud de l'île de Sable, le 9 courant.

On n'a pu savoir le nom du navire ni l'état de l'équipage.

Londres, 17.—Le *Evangelist* est venu à l'abordage avec le *Stath Clyde* de Glasgow, vis-à-vis de Douvres, cette après-midi. La chaudière du *Stath Clyde* fit explosion, et le navire sombra immédiatement après.

Cinquante-deux de ses passagers ont été noyés. Cinq ont été débarqués à Douvres, et on rapporte que quatre autres sont sauvés.

Augusta, Me., 18.—L'abolition de la peine de mort a été définitivement adoptée par les deux chambres de la législature; ce châtiment sera remplacé par la détention perpétuelle.

Madrid, 20.—Hier, le sénor Canova del Castella a lu au Cortes une dépêche annonçant qu'Estella, le château-fort des Carlistes, s'était rendu sans conditions, et que les Carlistes, mis en déroute à Penelata et à Vera, s'enfuyaient en France. Cette dépêche annonce aussi l'arrivée du roi Alphonse à Vergara.

Rio-Janeiro, 21.—Le gouvernement brésilien a passé contrat avec une maison de Londres pour la construction des ouvrages nécessaires à l'approvisionnement de Peau pour cette ville. Le prix stipulé est de dix millions de dollars.

Paris, 22.—Le général carliste Dorregary s'est réfugié sur le territoire français; on considère que maintenant la cause carliste est perdue sans retour.

Vienne, 23.—La *Presse* dit qu'il y a 28,000 Herzégoviniens réfugiés dans la Dalmatie, et ils sont résolus de mourir de faim plutôt que de retourner chez eux.

Londres, 24.—C. E. et A. Dixon, marchands de Liverpool, ont fait faillite aujourd'hui; leur passif s'élève à \$3,500,000, et on croit que leur actif est considérable. Ils comptaient parmi les principaux actionnaires du *National Steamship Co.*, aussi les actions de cette compagnie ont subi une baisse considérable.

Londres, 24.—Winslow, le faussaire américain, a été amené hier matin devant le magistrat de police pour subir son examen préliminaire. Le colonel Cheesborough, dont les efforts ont réussi à faire appréhender Winslow, a dit qu'un officier américain était parti saisi des États-Unis pour se rendre en Angleterre. Il demande que Winslow soit incarcéré jusqu'à l'arrivée de cet officier. En conséquence, l'inculpé est envoyé en prison jusqu'au 2 mars.

Le prisonnier n'avait pas d'avocat.

Madrid, 24.—On dit que Don Carlos et Lizarraga, avec 22,000 hommes, sans artillerie ni provisions, font des efforts pour gagner la frontière française.

Vienne, 25.—La *Presse* de Vienne rapporte qu'une grande bataille a eu lieu en Herzégovine près de Vossojevich, et que les Turcs ont été complètement défaits.

Une dépêche au *Times* envoyée de Bayonne, jeudi, rapporte que Don Carlos et le général Caserta ont concentré leurs forces, consistant en 18 bataillons et 50 canons, à San Estaban, Iturm et Leiza.

Les dépêches du 28 février affirment que Don Carlos a traversé la frontière, et qu'il renonce à poursuivre une guerre désormais inutile.

VARIÉTÉS

Louise Lateau.— Un journal de Rome dit que la pieuse ouvrière du Bois d'Haine, Louise Lateau, la stigmatisée, est près de sa fin. Depuis huit jours elle garde le lit. Presque toute relation avec le monde extérieur a cessé.

Vendredi dernier, les phénomènes de l'extase se sont produits comme d'habitude, seulement Louise n'a pas pu se lever, mais sa physiologie indiquait toutes les phases du ravissement.

La patiente continue de communiquer tous les jours, et elle a reçu l'extrême onction avec la ferveur la plus touchante.

Les médecins désespèrent de prolonger la vie de la stigmatisée.

Les attrait de la présidence.—A la chambre, un représentant, M. Knott, a décrit à peu près en ces termes les attrait de la magistrature suprême des États-Unis :

Un salaire de \$9,000; une maison d'un luxe extraordinaire, meublée, réparée, chauffée au prix de \$25,000 par an; un jardin rempli de plantes exotiques entretenu au prix de \$5,000; un secrétaire particulier à \$3,000 par an pour rédiger les écrits du président; deux assistants-secrets à \$2,500 pour faire le travail du secrétaire particulier; deux commis à \$2,256 pour faire le travail des deux assistants-secrets; une maîtresse d'hôtel à \$2,000 par an pour fournir la table présidentielle des vins les plus fins et des mets les plus succulents; puis \$6,000 pour livres, journaux, revues, papier, télégrammes et dépenses imprévues. Il est évident qu'une pareille situation doit tenter bien des gens.

Un bœuf monumental.—L'Etat de New-York se prépare à envoyer à l'Exposition de Philadelphie un superbe spécimen de la race bovine. Cet admirable animal, qui sera âgé de six ans le 28 mai prochain, ne pèse pas moins de 5,000 livres. Sa longueur, du bout de la queue à l'extrémité du mufle, est de vingt-cinq pieds; sa hauteur de vingt-deux mains. Ses auteurs ont tous deux été importés d'Angleterre; ils étaient, dans leur patrie, considérés comme de magnifiques individus. Il n'est pas gras, malgré ces énormes dimensions, et l'on estime qu'en pleine graisse son poids serait de 6,000 livres.

Cet animal monumental est actuellement visible à Middletown (New-York).

Les mines d'or et d'argent de Comstock.—Les grandes mines d'or, d'argent et de fer de la Nevada (États-Unis) sont assurément les plus riches que l'on connaisse. Elles paraissent inépuisables, bien qu'on en extraie chaque jour des quantités énormes de minerai. On n'y compte pas moins de vingt-quatre centres d'exploitation. Les puits descendent à la profondeur de 500 et 2,200 pieds. Les plus profonds sont ceux de *Savage* et de *Hale Noceross*. On se prépare à creuser jusqu'à 4,000 pieds où, d'après nos géologues européens, se trouve la limite extrême de la houille. Mais au filon de Comstock on a percé un tunnel à 1,800 pieds au-dessous du sol et l'on espère dépasser les limites assignées par la science moderne. La grande veine de la Bonanza comprend, d'après M. Luckhardt, l'auteur d'un rapport très-savant sur cette mine, trois masses distinctes de minerai, d'une grosseur énorme. Bien que les ingénieurs aient essayé depuis près de deux ans d'en déterminer les limites, il leur a été impossible jusqu'ici de les constater positivement. Mais on suppose qu'elle s'étend sur un longueur de 900 pieds au sud-est et au nord-est. Quant à son épaisseur, elle varierait entre 100 et 300 pieds. L'or et l'argent y sont répartis très-irégulièrement. Dans certains cas, la tonne ne vaut pas plus de 50 dollars; mais un choix minutieux des parties à explorer permettra de porter cette valeur à 300 et même 500 dollars. La moyenne est de 150 dollars. On extrait chaque jour du puits de la Virginie de 450 à 580 tonnes. Cette partie de la mine devant être épuisée dans deux ans, d'après les calculs des ingénieurs, la quantité de minerai extrait aura atteint la valeur de 80,000 dollars par jour. M. Luckhardt estime à 60 millions de dollars la Bonanza tout entière, en ce qui concerne évidemment la partie connue. Elle fournira annuellement, et pendant plusieurs années de suite, plus de 25 millions de dollars d'or et d'argent en barre.—T. L.

PLAISANTERIES

—La meilleure des chansons à boire est celle qui tient dans un vers.

—Si le pain se coupe avec un couteau, le vin se coupe avec de l'eau.

—Si vous voulez entendre parler franc, n'écoutez pas les hommes d'argent.

—Pour faire beaucoup de carambolages au billard, il faut en faire par bandes.

—Le jour tombe toujours lorsque la nuit vient; cela s'explique:—il n'y voit plus clair et... patatras!

—Les enfants turcs courent tête nue jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle on leur donne des cadottes.

—Dire d'une personne qu'elle a un cœur d'or, ce n'est pas dire qu'elle a le cœur tendre, l'or étant un métal dur.

* *

—On lit dans un feuilleton en cours de publication :

« Bon gré mal gré donc, il se vit entraîné dans l'orbite de la baronne. »

Eh bien! vrai, elle doit en avoir un œil, cette baronne-là.

Et il faut qu'il vous fascine joliment pour que l'on tombe dedans.

Oh! ces feuilletonistes!

* *

—Le *Tam Tam* est perplexé.

Pourquoi, demande-t-il, appelle-t-on les représentations diurnes des théâtres des *Matinées*, puisqu'elles ont lieu à deux heures de l'après-midi?

Pourquoi dit-on toujours *raïle comme la justice*?... C'est surtout l'injustice que l'on trouve raïle.

Les personnes qui m'indiqueront des raisons plausibles pour m'expliquer ces anomalies, recevront gratis mon grand *Traité sur la difficulté qu'éprouvent pour vivre dans leur barbe les personnes qui n'en ont pas*.

* *

Extrait d'un journal d'outre-Rhin :

Sur une des stations des chemins de fer de l'Allemagne du Nord, un train est prêt à partir; arrive en courant un monsieur qui crie à haute voix : M. Muller! M. Muller! un des voyageurs sort sa tête d'une des portières et reçoit du monsieur un soufflet bien appliqué.

Là-dessus le voyageur sort du wagon, fait appeler le chef de gare, et une explication s'en suit; ce dernier, en s'adressant d'abord au voyageur qui avait reçu le soufflet, lui demande : —Comment vous appelez-vous?

—Je me nomme Wolf.

Mais alors, cette affaire ne vous regarde pas du tout; ce monsieur appelle Muller et vous sortez la tête... remontez bien vite dans votre compartiment.

Il donne le signal et le train part.

LE BRANDON DE DISCORDE

ou

LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE IV.

JULIE ET ISANTA.

Dans une chambre contiguë à celle de M. de Callières, deux jeunes filles étaient assises et discutaient, à voix basse et tremblante, la cause du tumulte que l'on entendait près du Fort. Toutes les deux savaient que l'on préparait une expédition contre les Iroquois, mais elles étaient bien sûres que le départ n'avait pas encore eu lieu, car M. de Callières les en aurait informées la veille au soir. Elles s'étaient demandé si le tumulte n'était pas causé par une attaque des Iroquois; mais la présence de la plus grande partie des soldats à l'intérieur du Fort était un indice certain que ces terribles sauvages n'avaient pas encore fait leur apparition. Après s'être perdues en conjectures, les jeunes filles se résignèrent à attendre l'explication que leur donnerait M. de Callières, leur protecteur, à qui elles s'en rapportaient pour toutes les nouvelles à l'intérieur et à l'extérieur du Fort.

Julie du Châtelet, dont nous avons déjà mentionné le nom, venait d'avoir dix-huit ans, l'âge où la jeune fille devient femme par le caractère. Elle était grande, mais parfaitement proportionnée. Son visage oval joignait une grande beauté à une expression de douceur inaltérable. Ses yeux grands, noirs et vifs étaient ombragés par de longs sourcils. Sa chevelure noire et épaisse tombait en touffes brillantes sur un cou d'une blancheur d'ivoire. Mais ce n'était pas seulement par sa beauté que Julie du Châtelet commandait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient. Dès l'enfance, son esprit avait été nourri de ces connaissances solides qui permettent à une femme de ne pas toujours rester absorbée dans les conversations frivoles des salons et de se livrer à des occupations plus sérieuses que la broderie et autres passe-temps frivoles. M. de Callières, qui dans sa vie active de soldat, n'avait jamais oublié ses auteurs classiques, s'était muni d'une collection de bons auteurs qu'il regardait comme la plus précieuse partie de ses bagages et qu'il emportait dans tous ses voyages. Sa pupille, Julie, avait accès à cette bibliothèque; M. de Callières se faisait un plaisir d'agir comme son précepteur, et, en son absence, il était remplacé par un des chapelains des troupes. La pupille de M. de Callières était ainsi devenue une des femmes les plus instruites de la colonie, et, sous ce rapport, elle ne le cédait en rien aux dames les plus accomplies de la cour du roi de France.

La compagnie de Julie du Châtelet était une jeune sauvage de son même âge qu'elle et que l'on appelait Isanta, nom qui, dans le dialecte huron, signifie « lys de la forêt. » Cette jeune fille avait été amenée dix ans plus tôt à Montréal par le Serpent, avec d'autres captifs; elle appartenait à la nation huronne. Elle était aussi intelligente que belle et avait attiré l'attention de M. de Callières qui résolut d'en faire la compagne de sa pupille. Dans ce but, il paya sa rançon, se chargea d'elle et la fit instruire et baptiser par les missionnaires. Julie du Châtelet se prit d'une vive affection pour la compagne des jeux de son enfance. Travaux, chagrins et plaisirs, tout était commun entre elles; deux sœurs ne se seraient pas aimées davantage.

La jeune Huronne était aimée de tous. Elle commandait l'affection. Simple, vive et sincère, elle était chérie de tous les colons. En outre, parmi les femmes de sa race, c'était une beauté. Ses traits ne présentaient pas les défauts que l'on remarquait chez les naturels de sa tribu; ils étaient fins, délicats; on eût dit une femme du midi de l'Europe plutôt qu'une sauvage du Canada. Ses yeux surtout impressionnaient au premier abord. Ils étaient grands et rêveurs, et, par moments, on eût dit que la jeune fille était absorbée par quelque contemplation mystérieuse, céleste. Dans ces instants elle semblait soumise à quelque charme que rien ne pouvait dissiper, pas même la voix douce et joyeuse de Julie du Châtelet. Elle portait le même costume que sa compagne, et, à la grâce naturelle à l'enfant des forêts, elle joignait tous les avantages du maintien d'une Européenne. Le seul indice de son origine était un collier de perles qu'elle portait constamment depuis qu'elle vivait parmi les Européens et qu'elle n'avait jamais voulu quitter, même à la sollicitation pressante de son amie, Mlle du Châtelet.

Rompant le silence qui durait depuis quelque temps : « Je me demande, dit Julie à sa compagne, quelle est la cause du bruit que nous avons entendu ce matin près du Fort? »

—Les Abénaquis se seront enivrés, répondit Isanta.

—Mais on a tiré des coups de feu et nous avons entendu de grands cris, objecta Julie.

—C'est que les Abénaquis, reprit Isanta, auront bu de l'eau de feu et, dans leur ivresse, ils auront pris quelques-uns des leurs pour des Iroquois et tiré sur eux. Ne vous ai-je pas dit, quand nous avons entendu les coups de feu, que le son venait du côté de la clairière? Or, vous savez que, des deux côtés de la clairière, la forêt s'étend jusqu'au lac, et que, dans le cas d'une attaque, les Iroquois doivent venir par là?

—Oui, vous m'avez dit cela, Isanta; mais je ne crois pas que les Abénaquis aient bu, parce que le marquis de Denouville a donné les ordres

les plus strictes de ne pas vendre de spiritueux aux sauvages.

—Et les Abénaquis se soucient bien des ordres du marquis! Quand on refuse de leur vendre l'eau de feu, ils la volent.

—Ah! Isanta, vous détestez encore les Abénaquis, et je crains bien que vous ayez oublié les leçons du père Martin qui nous commandent de pardonner à nos ennemis!

—Les Abénaquis ont tué ma mère et ma sœur; puis-je oublier cela?

—Et vous vengeriez leur mort si vous le pouviez? Mais, malgré tous les efforts de nos missionnaires, les Abénaquis sont païens, et vous, vous êtes chrétienne, Isanta.

—J'hésiterais peut-être à venger de ma main la mort de mes parents, mais je ne serais pas fâchée de voir les Iroquois accomplir cette vengeance.

—Hélas! Isanta, je crains que vous oubliiez les enseignements de notre sainte religion!

—Êtes-vous chrétienne, Julie?

—J'espère que oui.

—Eh bien! si vous voyiez le Serpent tuer le lieutenant Belmont comme il a tué mes parents, et si, un instant après, M. de Callières tuait le Serpent, blâmeriez-vous l'acte de M. de Callières?

Julie rougit et répliqua, d'un air confus : « Vous radotez, Isanta, et vous voudriez me faire partager vos folies! »

La Huronne resta quelques instants silencieuse, puis, tout-à-coup, elle reprit :

« Quel âge a le lieutenant Belmont? »

Le visage de Julie devint pourpre, et elle reprit timidement :

« Comment le saurais-je, Isanta? Mais pourquoi me faites-vous cette question? »

—Parce que je pensais à mon frère, celui que le Serpent n'a pas pu tuer en même temps que le reste de ma famille, et ce frère aurait vingt-cinq ans s'il vivait jusqu'à la prochaine chute des feuilles.

—Eh bien! Isanta, je ne sais pas au juste quel est l'âge du lieutenant Belmont, mais j'ai entendu dire à M. de Callières qu'il a de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Mais comment avez-vous appris que votre frère est mort et pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé avant aujourd'hui?

—Je ne l'ai entendu dire qu'hier. Le Serpent a envoyé un Abénaquis me dire qu'il avait un Iroquois prisonnier, et cet Iroquois aurait dit qu'il avait pris mon frère et l'avait mis à mort. Je ne crois pas à cette nouvelle. Mon frère était un chef trop puissant pour s'être laissé prendre par un Iroquois. Je serais allé voir le prisonnier hier et j'aurais su de lui la vérité, si M. de Callières ne nous eût pas enjoint de rester dans nos chambres jusqu'au départ de l'expédition. Mais je le verrai ce soir à tout prix.

—Vous ferez mieux de rester ici jusqu'à l'arrivée de M. de Callières. Il nous dira tout.

—J'aimerais mieux questionner M. de Belmont que M. de Callières.

—Et pourquoi, Isanta? demanda Julie en regardant la Huronne d'un air tout-à-fait étonné.

—Parce que, répondit Isanta, le lieutenant Belmont est beaucoup plus jeune que M. de Callières, et que je suis bien plus à l'aise avec un jeune homme qu'en face d'un vieillard.

Julie partit d'un grand éclat de rire à ce naïf aveu de sa compagne; mais se reprisant aussitôt : « N'aimeriez-vous pas autant interroger M. Tambour que le lieutenant Belmont? »

Isanta fixa un instant Julie avec un air de gravité et répondit d'un ton emphatique : Non!

—Monsieur Tambour aurait-il eu le malheur de vous déplaire?

—Jamais. Au contraire, il m'a toujours traitée avec bienveillance. Quand je suis seule, il m'accompagne, et la semaine dernière, il aurait transpercé le Serpent qui avait osé m'adresser la parole, si je ne l'eusse pas empêché.

—Mais, dites-moi, Isanta, aimez-vous M. Tambour pour tous ces services?

—Monsieur Tambour me dit que, pour tous ses services, il ne demande qu'un sourire de moi. Mais dites-moi, maintenant, si vous aimez le lieutenant Belmont?

A cette question si subite, Julie du Châtelet pâlit et rougit tour à tour. Puis, jetant sur sa compagne un regard significatif :

« C'est une question que je ne me suis jamais faite à moi-même et à laquelle il me serait bien difficile de répondre. »

—Si j'étais Julie du Châtelet et si j'aimais le lieutenant Belmont, reprit Isanta d'un air sérieux, je ne laisserais pas ce secret me ronger le cœur, mais je le confierais à Isanta.

Julie du Châtelet, qui connaissait trop bien la nature franche et ingénue de sa compagne pour se formaliser de ses paroles, mais qui désirait, en même temps, donner un autre tour à la conversation, reprit en souriant :

« Si vous vouliez être franche, Isanta, je vous demanderais une réponse à la même question au sujet de M. Tambour. »

—Julie du Châtelet, répondit la Huronne, je ne saurais dire que je l'aime, car ce ne serait pas la vérité.

—Mais vous a-t-il avoué son amour?

—Bien des fois.

—Et qu'avez-vous répondu, Isanta?

—Rien; parce que j'aurais craint de l'affliger, et l'on m'a enseigné à ne pas faire de peine aux autres.

A ce moment, on entendit à la porte quelques faibles coups précipités, et un instant après entra M. Tambour, faisant un gracieux salut, qui indiquait qu'il n'avait point passé toute sa vie dans les camps.

« Vous arrivez au bon moment, M. Tambour, dit Julie. Nous sommes très-inquiètes d'apprendre quelle est la cause du tumulte ce matin,

chez les Abénaquis. Pouvez-vous satisfaire votre curiosité ?

Avec plaisir, répondit M. Tambour. Le bruit était causé par un prisonnier que le Serpent avait capturé et qui est sorti sain et sauf de l'épreuve de la course terrible.

—Qui était le prisonnier ? demanda Isanta avec anxiété.

—Il dit qu'il appartient à la nation des Hurons.

—A la nation des Hurons ! s'écria Isanta d'une voix tremblante d'émotion. Il faut que j'aie le voir, car il pourra peut-être m'apprendre quel est le sort de mon frère.

—Le prisonnier m'a chargé d'une commission, dit M. Tambour. Il m'a demandé s'il y avait une Huronne au Fort. J'ai répondu que j'en connaissais une, la plus jolie qui fut jamais (jetant un regard d'admiration à Isanta), et que je serais plus fier de lui porter un message que de recevoir du roi de France ma commission d'officier dans ses gardes du corps.

—De quel message le Huron vous a-t-il chargé pour moi ? demanda Isanta d'un ton à la fois inquiet et impatient. Faites-moi d'abord part du message et j'écouterai ensuite vos beaux compliments.

—Je vois, dit Tambour avec un air de désappointement, que vous vous souciez plus du message que du porteur. Mais je ne vous blâme pas, Isanta ; il est naturel que vous songiez plutôt à l'un des vôtres qu'à un étranger. Voici donc le message. A ces mots, Tambour tira de sa poche un petit rouleau d'écorce de bouleau qu'il remit à la Huronne.

Isanta l'ouvrit rapidement, l'examina quelques secondes, puis le laissa tomber en s'écriant : "Le prisonnier est mon frère, le grand chef Huron, Hendiarak !"

Tambour ramassa le morceau d'écorce sur lequel était tracé un cercle dans lequel était enfermée la grossière image d'un rat.

—Expliquez-moi ce mystère, M. Tambour, dit Julie du Châtelet à la fois surprise et alarmée.

—Pas maintenant, pas maintenant, reprit la Huronne agitée ; venez avec moi, dit-elle à Tambour en lui prenant le bras.

—Isanta, Isanta, dit Julie d'un ton suppliant, attendez que M. de Callières arrive ; il pourra peut-être sauver votre frère.

—Je ne saurais différer un seul instant. Je l'attends depuis dix longues années et je ne puis désobéir à la voix des miens.

A ces mots, elle quitta la chambre, entraînant presque Tambour avec elle, et sans s'excuser auprès de Julie du Châtelet de la précipitation de son départ.

(A continuer.)

LE JEU DE DAMES

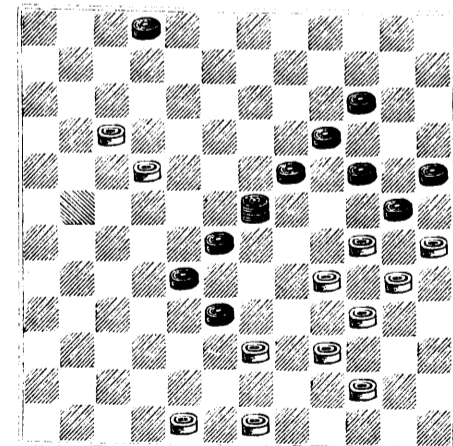
Nos nouveaux abonnés qui s'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre dernier pour les explications.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLEME No. 13

Par C. Moineau, Montréal NOIRS



Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 11

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers 35 to 27.

Solutions justes du Problème No. 11

Montréal :—Hector Pellerin, Ars. Pelletier, G. Gosse, H. T. Berthiaume, P. Tardy, G. Massé.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un feu chaque.

DÉCÈS

A Salaberry, le 7 courant, à la résidence de son grand-père, M. Eustache Lefebvre, à l'âge de 22 mois et 17 jours. Oscar-Amédée-Alfred-Charles-Eustache, enfant bien-aimé de M. Alfred Despoies, commis-marchand, du même lieu.

Les avantages qu'offre au public la *Stadacona*, compagnie d'assurance sur la vie et contre l'incendie, formée dernièrement à un capital de 5,000,000 de piastres, demandent à être énumérés.

Étant une institution purement Canadienne, la *Stadacona* limite ses opérations à la Puisseance, et base ses primes sur l'appréciation des directeurs de la localité, repoussant ainsi l'injustice d'un tarif imposant des primes uniformes d'assurance sur des propriétés différant entre elles par le danger qu'elles courent et les risques qu'elles impliquent.

Le bureau de la Compagnie est No. 13, Place d'Armes, à Montréal.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, mutton, veal, and poultry.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser B. BURLAND.

7-7-14 1 St. François-Xavier.

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR, AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint ; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir :—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par 1. malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le DR. GAUTHIER, 7-1-11 190 Rue St. Laurent.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6,000,000

Actif Disponible, - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL. Gérant Général: ALFRED PERRY. Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON. Assist.-Gérant: DAVID L. KIRBY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing gold assets including bonds, stocks, and other securities with their respective values.

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dus par la Compagnie \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtimens voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurant pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médicines. Des Circulars de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

Contellerie

FOURCHETTES ET CUILLIÈRES, HUILIÈRES, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus : CAGES D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRIÈRES D'ÉCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie.,

652, RUE CRAIG,

Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAYER DE BUNNELL,

TORDEUSE ET REPASSEUSES,

Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

CARLESANG, C'EST LA VIE'

CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture.")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR,

nettoie et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies

les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures d'andouilles Élimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Temoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MÉDECINES PATENTÉES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste,

APOTHECARIÈS' HALL, LINCOLN, ANGLETERRE.

Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Cie., MONTREAL

Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 7-1-22

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.